

La PERSONNALITE PSYCHOLOGIQUE

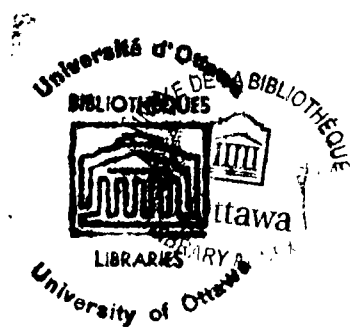
---

---

chez PSICHARI

---

---



UMI Number: DC54028

### INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

**UMI<sup>®</sup>**

---

UMI Microform DC54028  
Copyright 2011 by ProQuest LLC  
All rights reserved. This microform edition is protected against  
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

---

ProQuest LLC  
789 East Eisenhower Parkway  
P.O. Box 1346  
Ann Arbor, MI 48106-1346

A la mémoire de la fascinante figure  
du Centurion dont, à l'automne prochain,  
nous célébrerons le soixantième anniversaire  
de naissance, et à l'été de l'année suivante,  
le trentième anniversaire de la mort glorieuse  
à Saint-Vincent-Rossignol, en Belgique, ces  
pages qui voudraient dire toute la hauteur de  
sa pensée, la logique de sa vie et le magné-  
tisme de sa personnalité.

En la fête du 17 février 1943.  
le 117e anniversaire de  
nos saintes Règles.

*Herman Marin*

B I B L I O G R A P H I E

Ouvrages de PSICHARI:

- Terres de Soleil et de Sommeil. 2e éd. Paris, Louis Conard, 1917.  
L'Appel des Armes. Paris, Louis Conard, 1913.  
Les Voix qui crient dans le désert. Paris, Louis Conard, 1920.  
Le Voyage du Centurion. Paris, Louis Conard, 1916.  
Lettres du Centurion. Paris, Louis Conard, 1933.

Etudes sur Psichari:

- CALVET, J. Le Renouveau Catholique dans la littérature contemporaine. Paris, F. Lanore, 1927. p. 165-187.  
CHEVALIER, Irénée, O.P. La vocation de Psichari. Orientations, La Sarte, Paris, Ed. Ramgal, 1937.  
DIETZ, Jean. Ernest Psichari tel que nous l'avons connu. Dans Revue des deux Mondes, 15 juillet 1937. p. 351-382.  
GOICHON, A.-M. Ernest Psichari. Paris, Louis Conard, 1925.  
MARITAIN, Jacques. Antimoderne. Paris, Editions de la Revue des Jeunes, Desclée, 1922. p. [227]-266.  
MASSIS, Henri. La vie d'Ernest Psichari. Paris, Librairie de l'Art catholique, 1916.  
" " Notre ami Psichari. Paris, Flammarion, 1936.  
" " L'honneur de Servir. Paris, Plon, 1937. p. 74-81; [109]-116.  
PEGUY, Charles. Victor Marie, Comte Hugo. Oeuvres complètes. t. 4, Ed. de la N.R.F., 1916. p. 500-515.  
PSICHARI, Henriette. Ernest Psichari, mon frère. Paris, Plon, 1933.  
PSICHARI, Jean. Soeur Anselmine, Paris, Plon - Nourrit, 1919. p. 155-168.

Etudes sur la personnalité:

- GARRIGOU-LAGRANGE, O.P. Le Sens Commun. Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1922. p. 323-358.  
MARITAIN, Jacques. Du Régime temporel et de la liberté. Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1933.  
MOUNIER, Emmanuel. Manifeste au service du Personalisme. Dans Esprit, no 49. 1 octobre 1936.  
" " De la Propriété capitaliste à la Propriété humaine. Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1936.  
SEMAINES SOCIALES DE FRANCE. La Personne humaine en péril. 29e session. Clermont-Ferrand, 1937.  
ZUNDEL, Maurice. Recherche de la Personne. Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1938.

S O M M A I R E

Chapitre liminaire:	
La sincérité de Psichari .....	2
Première partie: La personnalité psychologique dans l'oeuvre de Psichari.	
Chapitre I. Recherche de sa pensée dans ses premières oeuvres ...	6
Chapitre II.     "     "     "     "     "     " dernières "	23
1- Nécessité de l'ordre .....	23
2- Conscience de soi .....	26
3- Possession de soi .....	27
4- La personne et la vérité .....	32
5- "     "     " l'élite intellectuelle .....	38
6- "     "     " la société .....	40
7- "     "     " l'Eglise .....	41
8- "     "     " Dieu .....	42
Chapitre III. Synthèse comparative.	
1- Sap pensée en elle-même .....	52
2- Y trouve-t-on des traces de quelques philosophies? .....	55
3- Comparaison avec la doctrine scolastique .....	59
Deuxième partie: L'évolution psychologique de Psichari.	
Chapitre IV. L'anarchie .....	69
Chapitre V. L'unification .....	76
Chapitre VI. Vers la sainteté .....	86
Conclusion .....	92

L.J.C. et M.I.

La Personnalité psychologique chez Psichari.

D'une volonté implicite sinon explicite, tous les hommes tendent à être personnels, puisque tous sentent l'urgence de ce désir de se réaliser et que la plénitude leur vient dans leur ligne de leur être, personne humaine. Par faute de lumière ou de générosité, il y aura parfois déviation, et l'ambition d'une vie pourra aussi bien être de devenir le plus grand scélérat, ou le plus placide quêteur que d'atteindre au plus ample épanouissement de la personnalité. C'est une tâche immense et de toute la vie, que la personnalisation, et n'y parviennent que les volontés ardentes et persévérantes.

Grâce à Dieu et pour le plus grand honneur de notre humanité, plusieurs, comprenant leur dignité, s'efforcent de monter la perfection de leur vie à la hauteur de leurs sains désirs. La France, par exemple, depuis un quart de siècle, nous offre une galerie de personnages dont le mérite singulier s'impose à notre attention. Ils ont eu à se libérer de systèmes inhumains avant de monter comme des étoiles dans la pure atmosphère du spirituel. "Pour tous, il s'agissait de sortir du matérialisme où ils étouffaient, où l'homme étouffera toujours à moins de se faire crapaud." (Le R.P. Séverin Pelletier, le Droit, 4 avril, 1942). En ces heures de luttes que nous vivons, Ernest Psichari, militairement campé devant nos yeux, nous invite à lui demander le secret de la force calme et du prestige imposant de sa physiologie morale.

Pénétrer le mystère d'une personne humaine, c'est une tâche effroyable, et selon Marcel de Corte, le vrai métaphysicien doit se sentir près de vertige devant la contemplation "du moindre des êtres" (1). Heureusement, Ernest Psichari, prévenant notre embarras, nous a livré lui-même son secret, dans la plus engageante des confidences, par l'ouverture la plus spontanée, avec la plus naïve des sincérités.

### Chapitre liminaire.

#### La sincérité de Psichari.

Dès l'âge de 14 ans, Ernest Psichari nous apporte le témoignage d'une sincérité que plus de dix années de vie militaire viendront développer davantage par la suite. A cette époque, les études le retiennent loin de son père. Les lettres exquisées du jeune homme se font pétillantes et spontanées. Quand c'est oui, c'est oui! Il déclare à son père:

"Tu pourras dire à Maman que si M. Koell n'a puni, c'est bel et bien parce que j'avais fait beaucoup de bêtises. La chaleur n'est pour rien là-dedans. J'aime mieux dire les choses franchement et je te dis que j'ai mal travaillé depuis ton départ." (Lettre du Centurion, p. 7).

Il se plait à voir la sincérité chez lui; il l'admire dans les choses.

"Tout debout, je ne vois dans la plaine nul recreux, nul coin secret, mais au contraire cette grande franchise sans détours que hait le démon. La terre se montre toute, sans ambages, sans feintes, sans fourberies ni cafarandise. Et nul coin ne s'y voit où le péché se puisse cacher... Voici un grand soleil et une terre simple, et nous devons faire notre âme à leur image, claire et simple." (Les Voix qui crient dans le désert, p. 163-165).

Il n'est pas pour lui de plus grande satisfaction pour l'oeil que cette grande ligne d'horizon, nette et précise, pas de cadre plus aimé pour ses méditations

que l'étincelante clarté du soleil de midi.

Quand il pense au bonheur qu'il goûte, en Mauritanie, d'être libre et naturel, d'être lui-même, et que d'autre part il revoit en son souvenir l'artificiel et le mensonge d'un Paris, il s'écrie:

"Goûte, ô exilé, la joie d'être vrai! le monde occidental n'est plus.

Les mensonges, les vains discours, les sophismes sont pour toi comme s'ils n'avaient jamais été... Tu es délivré de tout ce que les hommes ont élevé de leurs mains contre Dieu." (Le Voyage du Centurion).

C'est le pire attentat du mensonge, cette défiguration de Dieu pour le rendre inconnaisable aux intelligences et c'est le crime des civilisations modernes, de faire oublier le regret de Dieu chez ceux qui l'ont perdu, par la multiplication des étourdissements, le vertige des plaisirs. L'abondance même des paroles est un piège pour la vérité. Le désert où l'on se tait, la solitude où l'on écoute, quelle merveilleuse atmosphère pour ce grand contact de l'âme avec la vérité de soi-même et avec toute vérité. Pour Psichari, la vérité chez soi est une disposition fondamentale requise pour l'accueil de la vérité objective.

"Je serai vrai et j'aurai le vrai" (Le Voyage, p. 208).

Avec sa loyauté de militaire et sa logique personnelle, il ne s'arrêtera pas à mi-chemin, redoutant la lumière trop forte de la vérité.

"Il faut pourtant aller jusqu'au bout, puisque j'ai fait vœu d'être sincère" (Les Voix, p. 239).

Et l'on sait qu'il ne met pas de bornes aux plus grandes exigences de Dieu.

"Mon Seigneur et mon Dieu! Je ne résisterai pas à la vérité, quand même elle viendrait de Vous, et si Vous avez dit: Cela est, je ne dirai pas: Cela n'est pas, si cela est" (Le Voyage, p. 108).

Pouvons-nous penser, maintenant, que ses œuvres sont bien le reflet de

sa limpidité d'âme et que nous pouvons nous fier au portrait qu'il nous trace de lui-même? De même qu'il scrute son âme scrupuleusement, par devoir et par souci d'y voir clair, ainsi se confesse-t-il au lecteur non pour faire étalage de sentiments singuliers et plus ou moins véridiques, mais pour illuminer les âmes, soeurs de la sienne, de sa féconde expérience et exercer "un apostolat de sensibilité sublime" (Préface de: Le Voyage).

Aussi bien, qui peut résister à cette force qui nous emporte au cours de la lecture de sa correspondance et de ses autres oeuvres? Depuis un quart de siècle, les générations de jeunes ne l'ont pu, qui ont voué à Ernest Psichari un attachement enthousiaste. On se livre à lui avec le même abandonnement, la même "candide bonne foi", la même "enfantine naïveté" (Les Voix), avec lesquels il se livre à nous. Le secret de ce charme, le père d'Ernest lui-même, pour qui c'est "une volupté sans pareille" de se conformer à la pensée de son "cher enfant", nous le dit:

"Rien de plus simple que le secret de ce rayonnement. Il respirait je ne sais quelle odeur d'âme fraîche. Aussi avait-il une fraîcheur d'aube dans sa foi... qui se manifestait dans le train-train banal de sa vie quotidienne... La sincérité, voilà sa marque de fabrique... une sincérité cristalline<sup>(1)</sup>" (2).

A strictement parler, la pensée de Psichari ne se sépare pas de sa vie. Magnifiquement celle-ci s'élançait vers tous les horizons de clarté pointés et élargis par celle-là. La raison en est due à la logique étonnante de Psichari. Pour plus de clarté cependant et une plus adéquate compréhension de l'homme, nous distinguerons les deux dans l'étude que nous entreprenons. Traitant d'abord de sa pensée, nous en verrons l'évolution par mode de petites synthèses, puis nous en ramasserons une synthèse comparative avec l'enseignement tradition-

(1) Soeur Anselmine, p. 156 et sqq.

nell de l'Ecole, enfin nous chercherons comment il a conformé sa vie à sa pensée, clôturant le tout d'une vue d'ensemble de l'homme.

Nous nous baserons particulièrement sur les quatre principaux ouvrages de Psichari et surtout sur les deux derniers: Terres de Soleil et de Sommeil, L'Appel des Armes, Les Voix qui crient dans le désert, et Le Voyage du Centurion. Ce dernier peut servir davantage dans la partie théorique: il est moins astreint aux manifestations psychologiques journalières et procède plus par synthèses. Les Voix démontrent bien la conquête graduée de la personnalité. Nous ne nous soumettons pas servilement à cette exclusion. L'un et l'autre livre peuvent être utiles dans l'une et l'autre partie du travail.

Puisque ces ouvrages ne nous donnent pas tout sur la vie de Psichari et qu'ils se ferment alors que s'ouvre le portique splendide de sa vie chrétienne, nous interrogerons avec attention sa correspondance réunie par les soins de sa soeur, nous écouterons le témoignage de Jean Psichari, d'Henriette Psichari, de Melle Goichon son principal biographe, de Jacques Maritain, d'Henri Massis et de quelques autres.

Mais par-dessus tout, nous accorderons notre confiance à la belle âme d'Ernest, nous appuyant sur le témoignage de sa noblesse et de sa sincérité.

Je veux, en fidèle oblat, écrire ces pages sous l'inspiration de la blanche lumière de l'Immaculée, et je lui demande que ce travail soit profitable à l'épanouissement de ma personnalité pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise.

P R E M I E R E   P A R T I E

La personnalité psychologique dans l'oeuvre de Psichari.

C H A P I T R E   P R E M I E R

Recherche de sa pensée dans ses premières oeuvres.

Selon l'opinion courante, une personnalité est une personne qui n'est pas tout à fait comme les autres, parce qu'elle est plus que les autres. Elle fait exception à la règle générale, et dépasse le niveau vulgaire de vie. Ce cachet d'extraordinaire lui donne d'agir sur les autres personnes, qui instinctivement recherchent son exemple et sa compagnie, parce que d'abord secrètement elles lui ont voué leur admiration.

Comme définition commune nous pouvons accepter celle-ci: Une personnalité est un être humain qui doit, à certaines qualités spéciales de corps et d'esprit, de trancher sur son milieu et d'agir puissamment sur lui.

Psichari a-t-il une théorie spéciale sur la personnalité psychologique? (1)? Sans vouloir formuler une doctrine sur la personnalité comme telle, il nous a laissé dans ses oeuvres tous les éléments constitutifs d'une réelle théorie sur la personnalité. Le mot lui-même de personnalité ne s'y rencontre pas plus de cinq ou six fois, mais il est implicite que cette pensée qui recueille un à un les rayons de la vérité, n'ordonne pas sa recherche vers une construction en l'air, mais oriente sa conquête progressive vers sa vie d'homme bien concrète à transformer, à humaniser. Il a soif d'ordre, il trouve indigne de lui, une vie gaspillée et éparpillée? Il cherche les moyens d'acquérir l'équilibre, il

(1) Psychologique, s'opposant à personnalité métaphysique, donnée par la nature, incluant personnalité morale.

exprime les principes qui en sont la condition. Il est inquiet de la perfection? Il y tend, il expose le devoir et la logique de la sainteté, terme normal de toute vie d'homme.

Il faudrait rappeler les principales phases de sa vie pour mettre en lumière les raisons déterminantes de sa pensée, l'occasion qui la fit naître, les circonstances qui l'ont fortifiée et mûrie.

Ce fils d'ingénieur, ce petit-fils de Renan, encore collégien trouve le moyen de tout lire, de tout aimer avec entrain et de tout juger. Dans ses lettres à son père, ses remarques favorables ou défavorables n'épargnent personne, littérateurs ou politiciens, fussent-ils des vedettes. Il entre en action ou s'embauche pour un parti souvent éphémère sans toujours assez de conseil et de prudence. En tout cas, il ~~condamne~~ toutes sortes de gens, s'abuse et se désabuse, note l'indignité des situations toutes faites, le fanatisme des anticléricaux, la vanité des intellectuels gonflés de leur fausse science, l'infidélité envers les traditions de la France.

Sa propre expérience intime lui enseigne le mauvais tour que le coeur peut jouer à une tête sans principes solides, et dans son impuissance morale, il juge de la valeur d'un enseignement neutre et athée. Enfin son amour de soldat pour une France reconnue et presque ~~découverte~~, ainsi que sa ferveur pour la religion catholique nouvellement embrassée, achèvent de mûrir sa pensée: sa passion pour l'une et l'autre lui fait désirer pour la première, des héros et des holocaustes et pour la seconde, des saints et des martyrs. Voilà les principales circonstances qui ont provoqué sa façon d'envisager la vie et l'homme appelé à y faire face. Nous sommes prêts maintenant à suivre à la trace les cheminement de cette pensée qui tend à se fixer sur une compréhension adéquate de la personne humaine et de ses devoirs.

Sa pensée avant sa crise (18ans).

Il est assez naturel pour une jeune intelligence de mesurer les choses et de les rétrécir à la mesure de ses petits horizons, au lieu de s'élargir immédiatement à la grandeur du monde. Petit à petit, au rude contact des choses et de la vie, la transformation s'accomplira et l'intelligence se rendra compte qu'elle n'est pas le seul monde. Evidemment elle garde une certaine souplesse d'adaptation et d'ouverture qui lui permet d'évoluer. On rencontre même des adolescents d'une facile objectivité.

A cause de sa nature impressionnable et sensible, Psichari juge bon en soi, ce qui lui plaît. Le critère de la valeur d'un homme ou d'un mouvement sera l'amour ou l'opposition qu'il ressent pour lui. Ainsi, parce que, naturellement, il est porté aux excès, il exigera en loi infaillible la violence, "l'extrémisme".

"En politique et dans les choses du sentiment, j'ai toujours été un violent...

Je crois que les violents sont les seuls sages. Il n'y a pas de plus grands fous que les modérés." (Lettres du Centurion, p. 22).

Les occasions ne manquent pas alors d'être extrémiste. L'affaire Dreyfus agite la France. On se passionne. Psichari se donne à tous les mouvements au risque de changer souvent et de se contredire, mais dans tous il est ardent. D'où l'on voit qu'il est bien éloigné encore d'avoir une théorie personnelle. Sa façon même d'afficher un profond mépris pour les positions moyennes semble indiquer qu'il est guidé plutôt par l'explosion de sentiments issus des couches profondes de sa psychologie, sentiments irrépressibles, inconnus jusque-là et qui avec une force contraignante surprend la raison, l'étonne et la fait s'exprimer en paradoxes.

"Je crois être même très habile en préférant une vie excessive et toujours tiraillée entre des extrêmes, à une vie égale et monotone. Ainsi, j'ignorerai toujours la désolante atonie de l'esprit qui fait prendre tout en

dégoût et qui ne sait si elle doit rire ou pleurer". (Lettres du Centurion, P. 20)

Sa philosophie déficiente -- celle qu'on lui a enseignée -- ne lui donne pas la clef de soi-même ni de l'univers. Il ne peut unifier ces nouveautés qui de l'extérieur comme du fond de son être affluent à lui, innombrables. Sa générosité et son désir du plus parfait lui font toujours espérer une étoile plus radieuse que les autres. Aussi bien, tout paraît instable en son esprit. Une seule chose demeure avec persistance: la folie de la modération et la sagesse de la violence.

L'idéal, qu'à cette époque, il se fait de l'homme, semble être condensé dans cette phrase:

"Se donner à sa chimère, c'est, selon moi, la seule force et toute la sagesse." (Lettres du Centurion, P. 22).

Sa pensée personnelle se résume donc, avant sa crise morale, à ceci: la nécessité, pour une personne digne de ce nom, d'une adhésion sans réserve à l'idéal embrassé.

Tout dépend de la chimère à laquelle on se livre. Cette soumission absolue n'est légitime que si cette chimère signifie la suprême Réalité, le Bien souverain. Psichari pense être sage en mettant toute sa fin, dans une créature, qui devient sa chimère. L'inévitable catastrophe s'ensuit: il ne juge pas devoir survivre à la trahison de sa "chimère" et pousse l'excès jusqu'à préférer le suicide à une vie fade et monotone.

#### Sa pensée, après sa crise.

La nécessité s'impose d'étudier séparément Terres de Soleil et de sommeil, et L'Appel des Armes, tandis que les deux autres ouvrages, le Voyage du Centurion, et Les Voix qui crient dans le désert, peuvent être analysés simultanément. Il y a une grande diversité entre les deux premiers et les deux autres.

Terres de Soleil et de Sommeil surtout serait incompréhensible, si on ne savait par ailleurs que ce livre "est en retard sur son évolution. De sa vie précédente, il lui restait des habitudes intellectuelles et psychologiques, des moyens d'expression, survivant à l'état d'esprit d'où ils étaient issus, alors que Psichari était déjà depuis son entrée dans l'armée, tel que le révèle L'Appel des Armes<sup>(1)</sup>." (4).

Ce livre, peut-on dire, ferme le passé et ouvre l'avenir, tout en empruntant au premier des éléments d'une vie ralentie et incertaine, et au futur des accents de force et de victoire, présages d'indicibles triomphes prochains. Dans les débuts sa pensée est impuissante à se libérer d'influences étrangères qui pèsent sur elle, celle de Barrès, celle de Loti; vers la fin l'expression et surtout l'idée sont marquées d'un accent toujours plus personnel.

Dès la première page, Psichari, prévenant notre réflexion, s'accuse d'obscurité et de complexité dans les sentiments:

"Je dois confesser que pendant le temps que je passai en Afrique, le désordre de mes sensations fut extrême, Je n'arrivai point dès le début à donner un sens à cette terre vénérable." (p. 1).

Les confidences inattendues et déconcertantes où revit le "carpe diem" ancien, nous surprennent à la lecture des cent premières pages.

"Je voulus une découverte prudente, et classer seulement, en amateur, les quotidiennes émotions. Je voulus jouir, sans plus, de cette beauté inattendue où se mêlait parfois de la tristesse."

Et plus loin:

"Le Baya nous apprend que les joies de la vie sont fugaces et qu'il faut les saisir quand elles passent près de nous."

Puisqu'il faut ne rien cacher, ajoutons qu'il fait la découverte d'une

"formule d'un bonheur transitoire qui nous suffit à chaque instant: la volupté intelligente." (p. 165).

(1) A.-M. Goichon, Ernest Psichari, p. 119

Rapprochons de cette formule, cette loi:

"Vivre sa vie dans son excès solitaire, dans son solitaire orgueil" (p. 211).

Jusqu'ici, vraiment, nul lecteur ne doit se pâmer d'admiration. Comme fond de pensée: du dilettantisme, un certain sensualisme. Heureusement, c'est la partie qui semble fermer le passé et déjà des courants de pensée rafraîchissants s'apprêtent à nous faire sentir leur vigueur et leur élan. Même jusqu'ici, Psichari avait

"cette volonté latente de ne pas ternir la beauté de l'action par des sentimentalismes vains," (p. 96).

Son esprit s'emploie maintenant à célébrer l'effort, l'action et la vie. Et c'est une vraie révélation pour lui que cette vie qu'il entend sourdre et bruire de partout, de lui-même comme de ~~la nature~~ l'intensité de cette nature sauvage. Tout un domaine de pensées exaltantes font pression sur lui, demandent à se transformer en attitudes concrètes, ouvrent à l'être des perspectives de vie palpitante et réaliste, combien pleine et accaparante comparée aux tenues conventionnelles d'une civilisation boursoufflée d'idéalisme. Mais qu'entend-il par cette vie?

D'abord un rapprochement avec la nature qui pulvérise

"tout ce que la légende humaine a accumulé en nous de mensonges et de vanités", par lequel " nous retrouvons notre énergie qui tend à l'équilibre de notre corps et à la santé parfaite... nous nous accordons avec les choses naturelles... en y rentrant comme dans notre milieu naturel et familier," (p. 163-166)

Pour comprendre cette vie, il la faut vivre du dedans, se tendre dans une sorte d'adhésion à la minute messagère de bonheur, "permettant de mieux écouter la

pulsation de vie," faisant de toutes les heures, des "heures tendues et teintées d'éternité". Sa nature enthousiaste et avide de lumière se dilate sans fin sous les "portiques de diarté" de l'Afrique, en une jubilation

accordés aux splendeurs de la nature qui dansent autour de lui. Avec une transposition sur une gamme supérieure, ce serait un cantique de louange à Dieu.

Sans doute, implicitement c'en est un, mais il l'ignore.

"Jamais la passion de la vie ne m'a brûlé comme à présent. Je me penche sur la vie avec ivresse; c'est la folie heureuse et sainte de la vie... Doba, Béti, Béloum, Zotoua! Monts Yadé, bijou noir jeté parmi la douceur du tropique... quelle clarté dans le rêve incertain de la vie! La vie, quelle merveille de lumière, quel éblouissement!..." (p. 224).

Dans cette lumière de vie doit se baigner tout l'être, l'être tout entier y doit être engagé. Pour ignorer tout de l'esprit du Christianisme, Psichari le juge ici fort mal.

"... le bon Islam des premiers temps, c'est la religion de la vie, beaucoup plus que le Christianisme... L'Islam n'est pas une partie des Foulbés, comme le Catholicisme est une partie de nous-mêmes..." (p. 110-116).

Il est toute leur vie, il les occupe tout entier; il est la texture de toute leur vie.

Si Psichari a connu notre religion à travers les oeuvres de Renan, il n'est pas étonnant qu'il la range parmi les autres systèmes théoriques et abstraits trop séparés de la vie réelle pour l'influencer. D'un même geste de dédain, il la repousse comme tout ce qui est compartimenté, hiatus et arrêt du courant de la vie. Que signifie-t-il encore par la vie, nouvellement ouverte à sa pensée? A vrai dire, il se sent impuissant pour l'instant à en juger.

"Mais cela même était si confus en moi, que je ne pouvais me l'exprimer précisément. Une vie nouvelle s'ouvrait vers des jardins bizarres, aux fleurs inconnues." (p. 248).

Par la suite nous le découvrons: ces espaces nouveaux piqués de fleurs inconnues où il lance ses rêves hardis, et cette vie palpitante sont l'appel en lui des

les sphères supérieures qui lui donnent la permission formidable d'"être un homme", en l'épanouissement splendide de ses richesses personnelles. Jusqu'à la fin du volume, cette idée d'achèvement, d'approfondissement et de réalisation de soi-même, emplit les pages d'images fortes où l'on sent la vigueur d'une volonté résolue. Deux choses principalement y sont établies, la nécessité de ce progrès intérieur, et sa condition.

"J'ai la prétention inouïe d'avoir conquis une croyance et d'avoir pu hausser mon rêve au-dessus des doutes et des relativités." Et parce qu'il sent sourdre en lui "d'immenses fleuves de vie et de beauté", il célèbre l'action et l'effort transfigurateurs.

"C'est un état de félicité où notre être atteint des sommets... notre humanité est alors développée jusqu'à son point le plus avancé. Nous sentons en nous un maximum d'existence." (A. 236).

Arrière les niaiseries d'une civilisation superficielle, opposée aux travaux en profondeur qui font l'homme; loin de lui les "situations toutes faites" d'un "engrenage social" où chacun joue "un rôle préconnu, préfixé, conforme à" son milieu et à ses richesses! Vive le calme silencieux de l'Afrique qui par delà "les impressions extérieures... le limon de la civilisation et des enseignements complexes, fait atteindre le substratum des énergies latentes, des forces vives, des passions fortes, montées de quelles profondeurs. Quelle richesse dans cette merveilleuse ascension! Quels insoupçonnés trésors!" (A. 235).

Elle l'a mis sur la route des grandes découvertes intellectuelles et des passionnantes conquêtes morales, cette terre

"qui redonne l'énergie aux coeurs amollis et qui tend les êtres à leur plus haut diapason, au-dessus des petites misères de la vie et des humilités quotidiennes... où notre coeur s'exalte vers les plus hautes pensées. Nous sommes transportés au-dessus de nous-mêmes. Je ne suis plus un jeune bourgeois français, mais un homme..." (A. 243-246).

La condition de cet essor est déjà indiquée par cette opposition entre "bourgeois" et "homme". Pour s'élever, il faut rompre avec ces habitudes d'hommes satisfaits et comblés que sont les bourgeois, il faut être ce que sont les "hommes de lutte et de douleur... les tristes et les forts", ce que sont les soldats et les militants.

"Leur âme ne ressemble pas à celle des autres, à ceux qui restent en place, enclous dans leur monotone et inféconde songerie. Ils sont, ceux-là, des voyageurs et des soldats. Ils sont ceux qui marchent, ceux qui n'en peuvent plus de marcher et qui veulent mourir de leur idée." (p. 227)

Voilà la condition au perfectionnement moral: l'attitude d'un voyageur prêt à franchir les uns après les autres, les horizons qui s'ouvrent devant lui, d'un soldat qui croit à sa cause et qui est prêt à la défendre de sa vie.

De cette étude de Terres de Soleil et de Sommeil il ressort que la perfection de l'homme n'est pas dans l'inaction et l'insignifiance bourgeoises, ni dans le factice des situations héritées et dans l'irréelle chanson d'intellectuels manqués, mais dans l'effort, l'ouverture aux possibilités de vie et de perfection, la "tension de l'âme"... qui nous élève au-dessus de nous-mêmes".

Pour mieux comprendre la raison d'être et le sens de l'Appel des Armes où Psichari célèbre les vertus et les bienfaits de la vie militaire, il importe de bien préciser son intention en entrant dans l'armée, et la portée de cet acte dans sa vie d'homme.

Il y a sans doute ici le geste d'un homme en train de sombrer et qui tend la main sur l'unique planche de salut. Plus fort que l'instinct, il y a l'intelligence qui analyse, qui juge et qui dicte. Et les réflexions que le Centurion se fait au début de la narration de son voyage en Mauritanie, où il se reporte au temps où nous sommes, ont bien leur place ici, semble-t-il. Plusieurs principes y sont affirmés: la nécessité de substituer au désordre intolérable

chez une vie d'homme, l'ordre et la discipline; les valeurs spirituelles prennent les valeurs corporelles et intellectuelles; le devoir d'adhérer à un principe extrinsèque à soi pour s'élever au-dessus de soi.

"Il était donc un malade qui ne pouvait en aucune façon connaître le remède. Dégouté de tout, il ignorait la cause même de son dégoût, bien plus encore le moyen de redonner à sa vie un peu de ton." (Le Voyage, p 6)

Le voilà

"ignorant tout de l'onction chrétienne, mais partout reniflant dans la France qu'il connaissait, le mensonge et la laideur".

Belle conscience droite qui ne pêche pas contre la lumière et n'étouffe pas la voix de sa conscience :

"Il ne pouvait se résoudre à ce que la Vérité et la Pureté ne fussent que de vains mots, sans nul soutien." (p 5)

On ne doit pas désespérer les posséder un jour et voir régner l'ordre en soi, "pour peu que dans la fièvre on ait gardé le goût de la santé." (p. 8)

Mais qu'est-il donc arrivé dans sa jeunesse? Pourquoi les responsables de son éducation n'ont-ils pas cultivé, exercé, fait régner sur tout son être, ce principe puissant, préférable à tout ce qu'il sent en lui de facultés?

"Son père avait nourri son esprit, mais non son âme" (p 4).

Par ce mot "âme" mis en opposition avec "esprit" Psichari, implicitement réfère et rend hommage à ce que nous nommons personne. Sa préférence donnée à son âme sur tout le reste, il se résout à la sauver coûte que coûte, à la sortir de la prison du marasme et des ténèbres où elle gît.

Il sait à qui demander du secours puisque aucune aide ne peut venir de "la France des sophistes et des faux savants, ni des raisonneurs dénués de raison" (p. 8).

Pour le moment, le seul principe extérieur d'ordre qu'il connaisse, c'est l'armée.

"Je suis entré à la caserne pour y chercher, comme un naif, la force et l'énergie." (Journal).

Oublions ce terme "naif", faisant allusion à une heure de faiblesse, et retenons qu'il vient demander à l'armée ce qui lui manque le plus lui-même: l'ordre, l'assainissement moral, l'étoile directrice, le salut de son âme.

Il est temps de chercher dans l'Appel des Armes ce qui peut nous intéresser dans l'évolution de la pensée de Psichari en ce qui concerne l'ensemble des éléments de la personnalité psychologique.

### L'Appel des Armes.

Avant de lancer son livre dans le public, Psichari le prévient, dans son avant-propos, que

"lorsque l'auteur de ce récit fit ses premières armes au service de la France... il eut vraiment le sentiment... d'accomplir la première étape d'une route qui devait le conduire vers de plus pures grandeurs".

Ces plus pures grandeurs, Psichari les vit en ce moment puisqu'il publie l'Appel des Armes en 1913, et qu'il est converti au catholicisme dès janvier de cette même année. Ce roman aussi, est en retard sur sa pensée; il nous reporte à sa carrière militaire qui date d'avant 1910. A partir de 1910, son évolution est racontée dans les Voix qui crient dans le désert. Avec l'Appel des Armes, nous accompagnons donc Psichari dans cette route qui n'est qu'une étape vers de plus pures grandeurs.

Dans une lettre, contemporaine de la composition de son roman, l'auteur regrette d'avoir choisi cette forme de roman. Pour le Voyage du Centurion, il projette la forme essayiste qui "est plus dans [ses] cordes que le roman." L'Appel lui coûte "bien des sueurs et bien des ennuis" (Lettres du Centurion). A vrai dire, il écrit une thèse, l'idée prédomine, il voudrait presser ses

lecteurs par sa pensée directe, ardente.

Le but du livre ne peut être plus clairement indiqué que dans une lettre à la mère de J. Maritain, en 1912.

"Mon livre est un livre d'actualité qui propose un remède au mal dont nous souffrons." (Lettres du Centurion, p. 188).

En résumé, le mal serait la déchéance de la génération adulte par le renoncement aux vertus militaires et le remède, précisément la mystique militaire intégrant ces vertus.

Une des grandes idées du livre est renfermée dans cette phrase: "Il avait pris le parti de ses pères contre son père." Psichari ne pense pas qu'un homme soit lié par les directions imprimées par ses prédécesseurs immédiats. Quand il y a eu gauchissement, on va chercher les inspirations de sa conduite chez

"ses pères, les mille forces du passé, les conseils obscurs des forêts et des pâtis, mêlés aux voix innombrables des penseurs et des poètes. Voilà ce qui prévaut contre une déviation particulière. La route, un instant perdue, se retrouve..."

C'est la condamnation sans réplique des "jeux mortels de l'intelligence" auxquels on le faisait se livrer dans son adolescence, le raturage, une fois de plus, d'enseignements athées et menteurs, et d'un autre côté, l'apologie d'une continuité dans l'action de la race, une action "mystérieusement unie", d'un sain traditionnalisme où les descendants communient aux vertus de famille des anciens.

Voyez la multiplicité de ces vertus: l'initiative unie à l'obéissance, l'exhaussement de la responsabilité et de la valeur humaine, la domination de soi dans l'acte d'une prompte soumission à des chefs et à une discipline austère, la réaction personnelle sur une règle vue du dedans pour en

transfigurer les détails et en creuser la moëlle.

"O mon Dieu, ... faites que je trouve beau ce qui paraît mesquin aux autres hommes."

C'est cela que Psichari entend par la "mystique" de l'armée, c'est elle qu'il prêche parce qu'il la voudrait soupçonnée, découverte et vécue. Voilà le remède à la petitesse des caractères, au défaitisme des âmes!

Pour lui, dans le moment, il n'y a pas de plus grande noblesse que celle du soldat, et quand il s'adresse au soldat pour lui recommander les vertus dont il rêve de le voir orné, on peut dire qu'il tente d'élever, selon son point de vue, le plus bel exemplaire d'humanité. C'est donc la vie psychologique et morale de ces représentants de notre humanité qu'il veut améliorer, et par suite, on a sa pensée, à cette époque sur la personnalité.

La grandeur du soldat, c'est d'être tiré en haut par une idée supérieure, sa grandeur lui vient de sa servitude, et sa liberté, de son esclavage.

"Être le domestique de son idée, ce n'est pas donné à tout le monde. La servitude militaire existe, comme existe la servitude du prêtre et comme existe la servitude du penseur. Mais il n'y a de libres au monde que ces esclaves... La grandeur de la servitude! C'est celle du prêtre et du penseur, et elle ne peut absolument se mesurer avec aucune mesure humaine. C'est une grandeur épouvantable."

Domestique de son idée! cette expression rejoint ou rappelle en écho, la plus belle phrase de Terres de Soleil et de Sommeil: les soldats "veulent mourir de leur idée". Cette idée d'unité dans le but poursuivi, et de fidélité au service de cette fin unique, est à remarquer. Elle devient de plus en plus une règle de conduite pour Psichari, comme elle sera volontiers, plus tard, le programme qu'il enseignera à ses amis.

Une idée, par exemple, qui prend l'homme tout entier, dont il se fait le serf, le domestique, une idée que l'on sert plutôt que d'en attendre des services. Occasion de discrimination des caractères, pierre de touche

"où l'on peut mesurer la valeur des âmes et voir si la trépane en est solide", cette idée absorbante et reine, unifie la vie et la rend infiniment puissante. Bergson en est frappé, il en exprime sa satisfaction à l'auteur:

"Il semble que vous obtenez du lecteur une simplification de lui-même,... une reprise de contact avec ce qu'il a en lui de plus sain et de plus **viril.**"

Il ajoute ce mot qui nous donne à penser que Psichari innove en quelques manières, du moins en son temps:

"Ou je me trompe beaucoup, ou ce livre contribuera à créer une atmosphère morale nouvelle." (1)

Elles sont nombreuses, semées au cours du livre, les phrases à la louange de l'unité. Cela montre combien cette idée le préoccupe et combien il s'efforce de la réaliser en sa vie. L'unité de l'armée en marche le ravit toujours.

"Un seul mouvement soulevait les hommes et les abaissant comme si tous n'en étaient qu'un. Un seul mouvement uniforme, aisé, d'enlèvement et de translation... Partout une poussière humaine et pourtant le dessein net d'un grand mouvement ondulé, serpentin, mais tout d'une poussée, une impulsion commune, unie, tendue vers l'avant."

Il est inutile pour le moment d'insister sur ces modalités de sa pensée, qu'il préconise l'unité ou d'autres qualités d'une extrême importance, puisque, jusqu'à sa mort, il ne fera que les préciser, les amplifier en les transposant dans le domaine surnaturel. Il fallait les signaler comme autant de jalons d'une ligne continuée avec force et logique.

(1) Cité dans Ernest Psichari mon frère, p. 56.

Un point important, qui explique pour une part l'entrée de Psichari dans la connaissance et l'amour du Christianisme, c'est sa ferveur pour le traditionalisme, auquel l'a converti Péguy. Mais Psichari, plus logique que son maître, après avoir embrassé le traditionalisme français, embrassera en même temps tout ce qui s'y trouve impliqué. Dans Antimoderne (1915), Maritain semble trop enlever d'influence à ce motif de traditionalisme sur la conversion de Psichari. C'est vrai, c'en n'est pas le motif déterminant, mais il joue un grand rôle dans le rapprochement au catholicisme.

"Ce n'est pas le dogme qui m'attire dans la religion, mais une des formes du traditionalisme auquel il faut que nous revenions au plus vite si nous ne voulons pas disparaître." (Lettres du Centurion, p. 188).

J'ai signalé cette foi de Psichari au traditionalisme, qui ne nous intéresse pas directement, parce qu'elle nous aide à faire le lien avec ce qui va suivre. Psichari a beau être personnel -- c'est peut-être parce qu'il l'est, -- il s'aperçoit que sa pensée et son action gagnent en puissance en s'intégrant dans la ligne séculaire de sa nation. En aimant la France, parce qu'il la connaît mieux et qu'il rejoint la vraie France aimable, il trouve que ce qui fait sa grandeur, avec l'armée, c'est le catholicisme dont elle a été le porte-flambeau. Aussi bien s'apercevra-t-il qu'il n'a pas épuisé les sources de perfectionnement de sa personne en se faisant soldat, mais que de plus fécondes encore lui sont promises. C'est là l'atmosphère d'indécision ou de "suite au prochain numéro", où se clôt l'Appel des Armes. Une pensée, qui ne s'est pas encore toute dite, nous invite, semble-t-il, à de nouvelles confidences. Les Voix qui crient dans le désert et le Voyage du Centurion nous révéleront ce grand pas de sa pensée.

Entre temps, par d'autres sources nous la voyons également progresser. Il répond à la mère de J. Maritain qui le dissuade, par mille arguments, de

partir pour la Mauritanie:

"C'est mon devoir rigoureux de partir... il n'y a plus qu'à aller de l'avant, jusqu'au bout... J'ai tout à gagner en partant là-bas. Non seulement j'y vois l'intérêt primordial de ma carrière... mais j'y vois encore un enrichissement de ma personnalité comme aucune autre colonie ne m'en donnera." (A. 38-39, *Lettres*).

On peut voir par d'autres lettres que cet enrichissement de sa personnalité, il l'entend de son développement dans la ligne de son devoir d'état accompli, en bonne logique, jusqu'au bout. C'est là, selon lui, l'atmosphère où se grandir.

"Il faut savoir ce que l'on veut faire... (ayant) choisi la carrière coloniale, étant fait pour faire la guerre, ... la réalité est là. Car enfin, il faut aboutir."

A sa mère:

"Dans l'abrutissante garnison de Cherbourg, je ne faisais rien de rien." (A. 84).

Mais l'Afrique est

"un pays de cure où le corps se fortifie dans une existence rude et saine."

Un pays d'inconnu, d'initiative, "le plus étrange et le plus excitant des pays" où l'on vit "libre, indépendant, dégagé des fausses joies de Paris, heureux." (*Lettres du Centurion*, p. 67-81).

La personnalité requiert donc, pour s'enrichir, un développement intégral de l'être, du physique au moral. On risque de ne pas l'atteindre quand on stationne aux contours extérieurs des choses, ou dans une vie banale petitement ~~técue~~ *técue*. Psichari nous l'avait déjà explicitement affirmé dans *Terres de Soleil et de Sommeil*.

"Quand on passe rapidement dans un pays noir, on a tendance à penser que tous les hommes sont semblables; ... on n'admet pas (facilement) qu'il puisse y avoir des personnalités marquées et originales... Et quand on

les connaît mieux, on s'aperçoit qu'on ne les connaît pas du tout; on s'aperçoit que chaque être a sa nuance particulière." (Terres, p. 80).

Les relations sont ordinairement si froides et si officielles, que la personnalité de l'autre nous échappe. On demeure également étranger à soi-même, par manque de sincérité et d'observation. Psichari, pour remédier à ce mal, demande d'abord qu'on soit soi-même.

"Tâche avant tout d'être toi-même,

Sois loyal, énergique et pur." (Art poétique).

Ces paroles tirées de ses Pensées à Dos de Chameau, écrites en Mauritanie, nous invitent maintenant à analyser les deux derniers ouvrages de l'auteur, puisque c'est en Mauritanie même que s'accomplit sa plus profonde évolution.

C H A P I T R E      D E U X I E M E

Sa pensée d'après ses deux derniers ouvrages.

Dans ce beau mouvement d'une pensée qui trouve juste sa place par rapport à Dieu et à l'ensemble de l'univers, et qui finalement vient se baigner avec délices dans l'étincelante lumière du surnaturel, nous distinguerons l'affirmation de la nécessité de l'ordre, de la conscience et de la possession de soi, de la vérité objective; nous verrons les relations de la personne vis-à-vis de l'élite intellectuelle, de la société civile, de l'Eglise et surtout de Dieu.

"Le certain est que je suis fait pour l'ordre, note le R.P. Sertillanges. A ce prix seulement on est une personne(1)." Que Psichari ait ressenti et exprimé l'urgence et les bienfaits de l'ordre, cela ne fait aucun doute. Il a tellement soupiré après l'ordre et l'unité et crié ce besoin profond de la nature, que sa personne est devenue le type du besoin et de la conquête de l'ordre. Pour lui, s'unifier, c'est le geste initial à toute construction, à toute tentative de perfectionnement. On l'a vu après sa crise. Il y revient maintenant, tant il ne veut point se contenter d'un résultat précaire.

"Je me disais à Ouadan que peut-être nous serions ceux par qui la France reviendrait à l'ordre et à la fidélité. Mais aujourd'hui, un immense découragement m'envahit. Nous-mêmes, sommes-nous dans l'ordre et dans la fidélité?... Et d'abord, que pouvons-nous espérer de nous, tant que nos coeurs seront impurs, ou même purs selon l'ordre du monde?" (Les Voix, p. 129).

---

(1) Recueils, Dix Minutes de Culture spirituelle par jour, Fernand Aubier, Editions Montaignes, 1935, p. 52.

De même, il admet avec Maritain que l'on puisse rechercher les raisons des raisons, mais seulement "quand nous aurons retrouvé notre coeur enlisé dans la vase du monde moderne, quand nous aurons repris conscience de nous-mêmes " (Lettres du Centurion, p. 181). Le coeur, c'est ici la vie morale, la vie à établir "sur un plan supérieur et très loin de cette vulgarité où nous sommes." Cette question lui paraît de toute première importance. La propreté de la vie morale décide de l'attitude de l'homme devant le surnaturel.

"Les prétendues 'contradictions des synoptiques' ne servent qu'à ceux qui sont, dès l'abord et avant tout examen, décidés à nier le surnaturel... En fait, toute la question est là, il s'agit de savoir si l'on désire un certain fond moral, un certain rejaillissement de l'âme, une sorte d'innocente pureté. Il s'agit de savoir si l'on a le goût du ciel, ou non; si l'on désire de vivre avec les anges, ou avec les bêtes; si l'on a la volonté de s'élever, de se spiritualiser sans cesse." (ibid. p. 90). Voilà dès avant sa conversion, la position du petit-fils de Renan. Elle tranche sur celle de Gide pour qui le désordre, brisant l'unité de l'être, est un enchantement et qui se réjouit à la "simultanéité des contradictions". Psichari trouve mauvais de respirer l'odeur s'exhalant de ces "nourritures terrestres". Nous pourrions citer bien des pages tout au long de ses derniers ouvrages, où se manifeste la préoccupation de l'ordre et de l'unité, la volonté de définir l'homme à sa juste place.

"Les protestants ne voient que la grandeur infinie. Les musulmans ne voient que la misère infinie. Dieu est tout, l'homme n'est rien. Ni les uns ni les autres ne me rendent compte de tout ce complexe que je sens pourtant bien en moi." (Ib. p. 96).

Quelle joie pour celui qui "ne s'arrêtera plus qu'il n'ait trouvé l'ordre parfait et la suave harmonie de la vérité" (p. 130), de trouver enfin au-delà de l'ordre insuffisant de l'armée et de tout ordre humainement concevable, l'organisme merveilleux de la doctrine chrétienne, "ce bel équilibre de la raison

"chrétienne, cette mesure suprême où tout a été pesé, cette tranquille harmonie où toute chose en nous a été envisagée selon la juste évaluation et la règle exacte! Il se connaît et il connaît Dieu. Il s'est taillé sa part dans l'héritage de la Croix, et ce champ où il se promène, il est sa possession dans l'éternité." (Le Voyage, p. 178).

Maintenant que ce grand réaliste a fait le point, qu'il a mis Dieu comme Règle suprême dont les dictées souveraines perçues par la raison sont imposées dans la vie morale, il trouve que rien de ce qu'a fait Dieu n'est à rejeter comme mauvais, éclairé qu'est l'ensemble des choses par ces principes supérieurs. L'homme doit tirer sa force et sa perfection, de cette politique compréhensive, en dépit de sa réelle misère. C'est là

"... la force du chrétien: tout compte en lui. Tous les éléments qui composent son âme s'orientent dans le sens de l'action victorieuse."

(Ib. p. 225-226).

Enfin Psichari se résume et nous décrit l'ordre essentiel, la hiérarchie nécessaire. Il la voit établie dans ce juste, son idéal, qui "simple et vrai devant Dieu" célèbre cette bienheureuse harmonie.

"Parce que ce corps lui a été donné, afin qu'il fût le temple de l'esprit... Parce que cet esprit lui a été donné, afin qu'il eût le commandement sur la matière organisée. Tout est un en cet homme. Chaque chose est en sa place; ses membres, sa chair et son sang sont sous la dépendance de la pensée, et la pensée elle-même est sous la dépendance de Dieu." (Ib. p. 199).

Puisque Psichari nous décrit avec complaisance le règne pacifique de l'ordre chez le juste qu'il envie et qu'il envisage comme son modèle, nous pouvons voir, en cet exposé, sa théorie personnelle, acceptée comme sienne, sur la perfection humaine. Pour nous, une telle affirmation apparaît normale, mais pour apprécier le mérite de Psichari nous n'avons qu'à nous rappeler les

discussions au Congrès Descartes 1937, où les grands représentants de la pensée française se demandaient s'il fallait pousser la générosité jusqu'à accepter l'Être transcendant. La Sorbonne du temps de Psichari n'était pas plus libérale envers Dieu, à moins que l'on admette que son progrès aille en descendant.

Une autre valeur dont Psichari affirme la nécessité, c'est la prise de conscience de soi. "Quand nous aurons retrouvé notre coeur... quand nous aurons repris conscience de nous-mêmes", affirme-t-il à J. Maritain. Ses deux derniers livres, en entier, sont le témoignage de cet éveil, de cette reconnaissance de soi par soi-même. Pour vivre dignement et utilement sa vie, il faut connaître ses problèmes et ses devoirs par rapport à soi, aux autres et à Dieu.

"... nous sentons bien que nous ne pouvons plus nous en remettre uniquement à nous-mêmes. Nous savons ce que nous sommes... la France, c'est nous.... -- En particulier, je sais qui je suis, ce qu'on attend de moi."  
(Les Voix, p. 91-92).

Puis Psichari fait rebondir le problème sur un plan supérieur où s'affrontent la liberté et la soumission, l'effort humain et la grâce.

"Nous savons ce qu'est la soumission du soldat. Nous savons sa grandeur. Mais nous savons aussi qu'elle n'est qu'une figure d'une soumission plus haute." (Ib. p. 94).

Il ne tarde pas à se référer à Dieu, unique clef de ce mystère humainement insoluble. Une fois atteint ce principe capable de concilier ce qui nous semble contradictoire, il ne veut plus s'en déprendre, en "homme de froide logique", et prétend justement qu' "avec les deux ou trois principes qu'il recherche, [il] sera plus riche que le dilettante qui butine toutes les fleurs et n'en épuise aucune." Autrement, "ce serait croire que la richesse de la vie est en extension

-- au lieu qu'elle est en approfondissement." (Le Voyage, p. 114-115).

Et Psichari, en entrant plus avant dans la conscience de soi, en touchant la partie la plus repliée des profondeurs, ou ce qui revient au même, en atteignant le sommet, trouvera la présence de Dieu, toute intime, qui s'impose et l'explique à lui-même. Son être en est d'autant relevé: "Nous valons mieux que ce que nous sommes." Nous renvoyons les autres réflexions sur ce sujet au paragraphe où nous étudierons la personne en regard de Dieu. Pour le moment nous retenons que ce dualisme, "effort et soumission, liberté et servitude", qui se résout en Dieu, est pour Psichari "le plus haut état de la conscience humaine." (Id. p. 176).

Puisque pour lui vivre vraiment, ce n'est pas se répandre à la ~~périphérie~~ mais exploiter les profondeurs, il s'ensuit logiquement qu'il voudra réunir ses puissances, ses forces d'opération, s'opposer à leur éparpillement, les posséder, les soumettre à la gouverne de ce qui, en lui, dirige toute l'activité. Il voudra être libre chez lui, se posséder tellement lui-même qu'il puisse adhérer à un principe supérieur, pour se dépasser, se créer, atteindre à la "plus haute humanité". Tous ces éléments de la maîtrise de soi, je ne les groupe pas à priori, mais je crois qu'ils ressortent clairement d'une étude attentive des textes.

Psichari a depuis longtemps une conviction qui va se complétant et s'affermissant: la richesse et la perfection de la vie ne sont pas dans le libertinage, le laisser-aller au fil du courant, mais dans l'effort, une certaine rudesse et ténacité dans le maintien des principes sages une fois élus, et dans leur influence transformatrice dans la vie. Dans ses lettres il se défend d'être un amateur, un sceptique, un touriste à travers la vie, ou bien une sorte d'indifférent qui se montrerait complaisant et accommodant aux divers ~~éléments~~ états

d'âme, sans jamais prendre parti.

Sur ce point important, il se sépare encore de Gide prônant la répudiation de tout effort: ne pas arrêter le courant de ses sensations, les analyser à l'infini; réciter ses états d'âme, sans les provoquer ni les hausser (1). Psychari s'aperçoit que ce dilettantisme mène à l'esclavage, qu'il mène au sensualisme, à tous les systèmes de néant qui ont perverti la morale de la France, ruiné sa pensée, mêlé sa politique et qui la perdraient irrémédiablement si eux, les jeunes de la génération nouvelle, n'arrivaient à temps pour rétablir les valeurs.

Ces jeunes brilleront de cet éclat particulier: opter pour la vigueur du vouloir qui se libère des entraves inférieures par l'adhésion à un idéal élevant. Remédier, par un retour à la fidélité, à cet esprit de compromission qui, par une série d'oscillements opportunistes, a faussé la ligne de la race en progrès, lui a fait manquer à sa vocation. Ainsi le salut et le redressement des particuliers amènera la réhabilitation de la société dans son rôle séculier et providentiel.

Cette nécessité de la maîtrise de soi lui apparaît si primordiale que dès le début de son voyage en Mauritanie, il prend la détermination absolue de travailler à se conquérir soi-même, et il prend la peine de transcrire cette résolution, en termes presque identiques, aux premières pages de ses deux derniers ouvrages. A deux reprises, dans les Voix, il répète: "de toute nécessité" en cette page quatrième où il esquisse son programme. Puis il poursuit:

"Il n'est pas en moi de volonté plus arrêtée, de plus ferme propos, que d'aller maintenant à travers le monde, tendu sur moi-même, décidé à

---

(1) Cf. Henri Messis, L'honneur de Servir, Paris, Plon, 1937. p. [126]-133; p. 217-229.

"me conquérir moi-même par la violence. Je ne traverserai pas en amateur la terre de toutes les vertus, mais à toute heure je lui demanderai la force, la droiture, la pureté du coeur, la noblesse et la candeur."

Peut-être, en un vaste coup-d'oeil d'ensemble, envisageait-il toutes ces précieuses acquisitions morales, quand il écrivait que de ce voyage il espérait "un enrichissement de [sa] personnalité." D'abord, comme fond et comme support de toutes ces qualifications énumérées ci-dessus, Psichari de propos délibéré, place la maîtrise de soi selon cette expression remarquable: "me conquérir moi-même par la violence".

Cette résolution de possession de soi implique l'acceptation des moyens requis, une décision nette et définitive de prendre les choses au sérieux. Il y a de la violence, il y a aussi choix.

"Ah! non, nous ne rions pas en Afrique. Je sais bien que nous n'y serons pas des sceptiques, que nous choisirons, que toujours nous voudrions choisir. Nous ne sommes pas de ceux qui veulent tout concilier, tout aimer. Que les délicats s'en aillent donc!... Que tous ceux qui hésitent, tous ceux qui trembleraient devant une vérité trop forte, ne viennent pas prendre la rude nourriture de l'Afrique." (Les Voix, p. 11; Le Voyage, p. 22-23).

Il revient sur ces pensées:

"... quels sont ces détours, ces chemins de traverse? Quels sont ces compromis? Il faut pourtant choisir." (Les Voix, p. 53).

Plus loin:

"Nous ne sommes pas des amateurs, ni des touristes."

Toutes ces expressions ne signifient-elles pas qu'il veut posséder enfin ce qui jusqu'ici le possédait? D'esclave et de conquis, il veut, secouant ses chaînes, devenir le maître et le vainqueur. Se tendre sur soi-même pour se

conquérir par la violence: reconnaissons l'agent et distinguons le patient dans cette sortie triomphale vers la libération; saluons le libérateur aux mains chargées de ses dépouilles. En tout cela apparaît le dédoublement psychologique du sujet permanent et responsable, d'avec ce sur quoi il établit sa domination. Ce n'est pas le flux incessant de sensations isolées et éphémères qui seules existent et qui en se succédant donnent l'illusion de la stabilité, mais bien plutôt l'affirmation d'un centre stable et puissant, capable d'unifier le divers et susceptible de perfectionnement.

Une fois que ce principe se possède avec tout ce qui lui appartient, il cherche à se dépasser, à s'étendre "au delà du cercle étroit de l'égoïsme". Aidé d'une nature ineffablement belle qui le presse et le projette "hors de lui-même", il se livrera aux attirances de l'idéal, et se laissera entraîner en haut à la suite des saints, nos modèles, dont l'innombrable armée resplendit en l'éclat d'une lumineuse charité.

"Tous me font violence, m'enlèvent par la force vers le ciel supérieur, et je veux, je veux de tout mon coeur leur pureté, je veux leur humilité et leur piété, je veux la chasteté qui les ceint, et la piété qui les couronne, je veux leur grâce et leur force. Je ne m'arrêterai pas, je m'avancerai vers la plus haute humanité." (Le Voyage, p. 161).

Cette maison, autrefois désordonnée, apprend qu'elle a un maître, un maître qui parle haut, qui place haut l'objet de ses vœux et qui entend les imposer. Et parce qu'il veut que "tous les éléments de son âme s'orientent dans le sens de l'action victorieuse", il veut que la partie spirituelle vienne imbiber pour la transfigurer, la partie réfractaire à l'esprit. Il ne faut pas que le principe spirituel se désincarne, et que dans sa fuite sublime vers la perfection, il laisse dans les bas-fonds ce qui est propre à l'individu. L'humain idéal -- Psichari dit le Chrétien -- est un homme:

"... qui désire un certain rejaillissement de l'âme en lui... qui a la volonté de s'élever, de se spiritualiser sans cesse, et dont le coeur est si vaste qu'il débord~~e~~ les limites de la terre... qui a cette angoisse d'être meilleur... qui a ce goût, de s'organiser dans l'absolu". (Iâ. p. 162; Les Voix, p. 91).

On dirait maintenant que la nécessité de se posséder soi-même est conditionnée par le devoir du don de soi, de la désappropriation de soi pour s'en remettre entièrement à un autre dont les "exigences [son]t] autrement lourdes que celles de la morale chrétienne." Cette option pour une perfection supérieure exigeant au préalable la liberté et le renoncement à soi, se pose dans l'hypothèse d'une âme qui veut aller jusqu'au bout de l'achèvement spirituel. Et Psichari, une fois lancé dans cette voie, s'aperçoit que les vertus "les plus hautes qui [puissent] enrichir une âme [sont] toutes... des vertus proprement chrétiennes: le renoncement, l'humilité, le détachement du monde, l'esprit de pénitence, l'ascétisme, la chasteté."

Les conditions de la perfection évangélique sont nettes.

"Ces ordres terribles me revenaient à la mémoire, et je me disais que c'était Jésus -- et lui seul -- qui avait donné de tels ordres: mourez à vous-mêmes, soyez humbles, perdez-vous dans mon amour."

(Les Voix, p. 298-300).

Et ce Psichari, qui avait résolu de ne pas s'arrêter qu'il n'ait atteint la plus haute humanité, le plus parfait développement des possibilités humaines de perfection, découvre maintenant qu'on ne peut être pleinement homme qu'en se divinisant comme les Saints et les Bienheureux.

"Je pensais à ceux qui avaient fidèlement exécuté ces ordres, je me tournais vers les Saints et les Bienheureux, et je ne pouvais pas nier qu'ils ne fussent les plus hauts exemplaires d'humanité, qui

"aient paru dans le monde." (Ib.).

Plus tard, Psichari répétera que la sainteté est la logique de l'âme chrétienne. Mais dès maintenant, c'est un point acquis, puisqu'il a identifié trois termes: "la plus haute humanité", "les plus hauts exemplaires d'humanité", "Les Saints et les Bienheureux". En donnant à sa vie l'idéal de la plus haute humanité à atteindre, il fixe comme modèles à son ambition les saints et les bienheureux. Quelle pauvreté que les buts naturels, que "les commandements 'laïques' auprès de cette abondance spirituelle, de cette force souveraine, de cette plénitude qui s'exhale des moindres paroles de Jésus."

Voilà jusqu'où nous mène l'analyse de tous ces aspects que j'ai cru devoir unifier sous ce thème général de la maîtrise de soi. Cette étude amène un autre problème connexe: l'attitude de la personnalité par rapport à la vérité. Selon une position psychologique plus ou moins juste vis-à-vis de la vérité, la poursuite de la perfection morale sera plus ou moins réussie. Sur ce point, la doctrine de Psichari est en intime rapport avec ses tendances naturelles pour la franchise et la sincérité dont nous avons parlé au chapitre liminaire. Toute sa pensée peut semble-t-il se résumer à cette double attitude: virginité de l'esprit dans sa recherche de la vérité, adhésion ferme et franche à la vérité une fois embrassée. Par vérité nous entendons ici plus que la vérité intellectuelle. Nous nous conformons ainsi à l'état d'esprit de Psichari pour qui, vérité intellectuelle et vérité morale sont en étroit rapport.

Bien des esprits n'atteindront jamais aux sommets de la vérité. Sa lumière vierge exige la virginité d'esprit, une adhésion inconditionnée, une requête simple, sans cadre imposé, sans main-mise anticipée sur ce qu'on croit être le vrai, une demande blanche sans prises tenaces sur d'inaliénables préjugés, l'humilité en somme, celle qui dans l'ordre surnaturel fait les saints et qui en philosophie suscite les vrais métaphysiciens.

Dès le<sup>s</sup> début de ses deux ouvrages, Psichari préconise cette jeunesse de regard.

"Il faut ici un regard ferme sur la vie, un regard pur, allant droit devant soi, un regard jeune, de toute franchise, de toute clarté."

(Les Voix, p. 10; Le Voyage, p. 23).

Par cette disposition, devenue une seconde nature chez eux, les soldats l'emportent sur tous. Jamais ils ne discutent la vérité à accepter. Ce sont

"d'honnêtes soldats qui ne demandent qu'à savoir -- et à obéir ...

Car l'honnêteté des soldats est quelque chose de surprenant... Elle est une honnêteté courageuse comme celle de l'enfant, hardie avec placidité. Une honnêteté qui n'a peur de rien, pas même de la vérité." (Les Voix, p. 87).

Cette candeur et cette honnêteté, conditions requises pour trouver la vérité dans toute sa fraîcheur, sont également nécessaires pour aller à la rencontre de la Vérité même, Dieu.

"... nous devons faire notre âme... claire et simple... silencieuse et nue, pour qu'elle entende ce grand bruit et cette présence qui y étaient." (Les Voix, p. 165).

Si les saints occupent des régions si élevées, c'est qu'ils ont poussé loin le renoncement et qu'ils se sont tenus dans une grande objectivité.

"O beaux royaumes de l'intelligence, qui ne souffrez que les âmes transparentes des saints, belles régions... qui ne voulez que les purs et les sages selon le ciel, ... heureux et bienheureux, ceux qui vous ont désirés dans l'innocence et dans la force de leur âge."

(Le Voyage, p. 187).

Pour que nous ne doutions pas d'une conviction qui lui tient tant au coeur, Psichari se donne la peine d'explicitier autant qu'il le peut sa pensée:

"Voilà la base: ne pas résister à la vérité quelle qu'elle soit, attendre,

"attendre patiemment, sans nervosité, sans inquiétude, attendre l'hôte que l'on désire, et dont, pourtant, on ne sait rien." (Les Voix, p. 88).

La première attitude vis-à-vis de la vérité se trouve donc clairement exprimée: pas de cadre préfixé, pas de condition indiscreète.

Cette démission de notre sens propre tournera-t-elle en insignifiante obséquiosité, ou bien nous sera-t-il permis d'associer à cette attitude respectueuse à l'endroit de la vérité, un peu de stimulant et de rigueur pour nous? La réponse de Psichari se fait clairement affirmative. Il exige du chevalier de la vérité, qu'il soit debout, tenu dans la vigilance, qu'il use même de violence contre lui-même, afin de ne pas s'appesantir sur l'instant donné, et être prêt à accueillir l'instant d'après avec ses exigences de rénovation, dans toute la jeunesse et la latitude d'une âme libre.

Comment l'auront-ils ce facile accueil et cette soif du mieux, les repus, les satisfaits et les endormis? Quant aux coeurs tenus dans l'attente, il n'y a pas d'ascensions dont ils ne soient capables. Psichari met les deux attitudes en contraste pour que ressorte fortement son idée.

"Que les faibles se nourrissent des plus beaux rêves! Lui il veut la vérité avec violence." (Le Voyage, p. 104).

Opposition éloquente et attitude tranchée:

"Là-bas, [en France], ceux qui font profession de l'intelligence et qui en meurent, les rassasiés et les contents d'eux-mêmes, les sourires épanouis, les ventres larges, ... misérables prisonniers de leur hérésie, sombrés à pic dans l'erreur, ... ces raffinés plus grossiers que des porcs sous leur masque de politesse...

Ici, les fronts soucieux, la prudence devant l'ennemi, l'oeil circonspect." (Le Voyage, p. 42-43; 82).

Leur serait-il possible, ces malheureux, de sortir de ce cercle de contentement

et de nullité, où la vie irréaliste les gonfle, les remplit d'eux-mêmes? Oui, à la condition de se livrer à une ascèse équivalente au dur régime de Psichari au désert. Leur orgueil ~~crèverait~~ et leurs théories surannées s'effondraient dans les longues méditations africaines, au cours de ces profondes réflexions dans "le supplice des heures". L'épreuve de la faim et de la soif, l'approche de la mort, les veilles lugubres sans sommeil et tout ce ~~corège~~ cortège de misères qui dépouillent du sensible et de l'esprit propre, concourent efficacement à établir l'intelligence en face d'un sain réalisme et à la rendre prête à recevoir les plus hautes vérités.

"Il connut, l'une après l'autre, chaque minute piquante de chaque jour, l'un après l'un. Et aussi les trances des nuits sans sommeil, alors que, tourné et retourné sur sa natte comme une crêpe sur la poêle, il poussait un gémissement qui ne dépassait même pas la paroi flottante et claquante au vent nocturne...

"Le temps des épreuves n'était pas fini, mais la bénédiction de Dieu était sur elles. Maxence connut la soif, l'attente amère de la mort, la sueur du sang, l'immense fatigue semblable à l'agonie, tout.. la faim, l'extrême pauvreté, l'immense abandon. Maxence s'éloignait de la terre. Sa vie ralentie n'avait plus qu'une faible pulsation."

(Le Voyage, p. 50; 144-148).

Mais admirable fécondité de l'épreuve purificatrice, et du silence intérieur, par qui on entre dans la vérité sur soi-même, et la vérité sur Dieu.

Vérité de la présence de Dieu en nous:

"Et vraiment qu'étaient les épreuves et tous les cercles de la douleur, en regard de ce bien immense qu'il possédait?... Malheur à ceux qui n'ont pas connu le silence! Le silence... clôt les lèvres, et puis pénètre jusqu'à la division de l'âme, dans les régions inaccessibles où Dieu repose en nous." (Le Voyage, p. 149).

Vérité de son néant personnel:

"Mon Dieu, me voici donc: je suis nu, je suis sur un ~~p~~ffamier horrible, et déjà, comme Lazare avant que Vous ne le touchiez, j'exhale une odeur fétide. O Dieu de miséricorde, voici pourtant mon âme, que je Vous donne, afin que je n'aie ~~plus~~ vraiment plus rien, pas même elle." (Le Voyage, p. 302).

Cette découverte fondamentale de la vanité et de l'insuffisance propre à la créature, les rassasiés de France n'en ont pas joui parce que leur a manqué l'épreuve et la réflexion. C'est une conviction chez Psichari, et dans une lettre il affirmera au souvenir de ses difficultés: la conquête de "richesses spirituelles inestimables" est due à l'extrême dénuement matériel et à l'observance exacte de la loi du travail où l'on y vit. (Lettres du Centurion, p. 267).

Parce que "c'est dans l'élémentaire que se pose les problèmes, avec l'équation de la substantielle vérité... Le jeune homme qui, dans son pays, n'a jamais entendu parler que d'un monde sans Dieu... rendu à lui-même, il remettra tout en question, il demandera le contrôle et la vérification." Il sera ramené "à cette lutte ardente, à ce corps à corps de l'homme avec lui-même". (Le Voyage, p. 128-131).

Toujours fidèle à son principe de la corrélation de la vie morale et de l'élévation de la pensée, Psichari, distinguant trois degrés superposés où se placent les coeurs, fixe corrélativement trois niveaux intellectuels. D'abord aux coeurs vils, les pensées viles. Ensuite "les pensées belles mais faciles" pour les coeurs qui "ne se nourrissent que de vertus ordinaires". Enfin pour les héroïques et les forts, la vérité intégrale. Qu'il demande comme point de départ la libération des préjugés, l'obéissance à la vérité; qu'il exige ensuite l'effort et la violence sur soi-même; enfin qu'il assigne comme moyen

d'acquérir ces dispositions, l'excès volontaire ou forcée, -- tout cela fait un dans la pensée de Psichari, et il juge que rien de trop coûteux n'est tenté pour s'assurer la possession parfaite de l'essentielle vérité.

L'intelligence a besoin de la vérité, comme tout l'être, de la vie. Aussi les violents de Psichari, les libres, avides de leur épanouissement personnel, "les héroïques, les affamés de la vertu, les assoiffés de la justice... veulent cette pureté essentielle qui est l'entrée dans l'intelligence supérieure. Car tout est lié dans le système intérieur de l'homme, et la lumière profonde de ce qui est vrai manquera toujours à qui ne se sera point fait un coeur de cristal." (Le Voyage, p. 188).

Cette phrase translucide comme un nimbe, couronne magnifiquement la doctrine de Psichari sur la disposition psychologique de la personne en face de la vérité. "La lumière profonde de ce qui est vrai, manquera toujours à qui ne se sera point fait un coeur de cristal."

Nous ne voulons ajouter qu'un texte où il prouve en quelle estime il tient la vérité, ne lui préférant absolument rien puisqu'en définitive la vérité c'est la suprême Réalité, Dieu même. La Transition sera toute faite pour aborder la courte étude de la personne en regard de la société intellectuelle à cause de l'intime connexion entre ces deux idées.

"Rien ne peut plus le tourmenter, ce pèlerin attardé, que le désir de la connaissance essentielle. Le plus beau des poèmes n'étanchera pas la soif immense de cette âme. ... Il lui faut le pain de la substantielle réalité... non pas les douces rêveries du coeur, mais le vol sévère de l'esprit tendu vers la possession éternelle... Toute illusion est du diable, mais toute réalité est de Dieu." (Le Voyage, p. 106-107).

On comprend facilement les mots durs qu'il fulmine contre les géoliers de

l'intelligence française asservie, étant donné qu'une "fièvre d'esprit de travail, d'aller à la véritable raison, à cette assurance très sereine de la raison bien assise."

N'ayant connu de l'élite intellectuelle que les rationalistes et comme nourriture spirituelle n'ayant reçu que des doctrines athées, Psichari naturellement insiste d'abord sur l'attitude négative à prendre envers ces pervers: l'élargissement, la libération de cette engeance pernicieuse; fuir au plus vite "l'oppression d'un ciel de cuivre" brisant l'essor de l'esprit vers Dieu, "l'aigre rire... des voix de fausset qui discutent... ces misérables, ces hérétiques, prisonniers dans leur hérésie." (Le Voyage, p. 42).

Quelle responsabilité pour des maîtres d'avoir amoindri la dignité de la valeur humaine, d'avoir refoulé chez leurs disciples cet élan de l'esprit vers la vérité, ce soulèvement de l'âme vers la Vérité et la Pureté, d'avoir voulu même nier ou fausser cette âme qui pourtant "n'était pas faite pour le doute, ni pour le blasphème, ni pour la colère!" (p. 5). Quel stigmate d'être des sceptiques "qui veulent concilier tout, le vrai avec le faux" (p. 22) ! d'être "des hommes qui prétendent aimer le vrai. Mais si une vérité vient de Dieu, ils la rejettent et se voilent la face comme des hypocrites et des pharisiens... Ils admettent la vérité à condition qu'elle rentre dans les cadres qu'ils lui ont préparés." (p. 157-158).

Falsifier la conscience humaine, imposer des cadres à la vérité, voilà des attitudes diamétralement opposées à la conviction personnelle de Psichari: initiative, liberté, âme de cristal pour réfléchir la vérité sans la corrompre. Aussi est-il irréconciliable avec toute idée de systèmes. Après sa conversion pourtant, par l'intermédiaire des Dominicains, il fera connaissance avec le thomisme et se laissera gagner à cet ensemble harmonieux, ordonné, qui va se perdre

en Dieu. Mais -- et il a parfaitement raison -- il veut que l'on dépasse le système, que l'on s'en serve comme d'un marche-pied pour atteindre le contenu des idées, la Personne de Jésus-Christ.

"Que cherche-t-il donc, les yeux aux ciel, ce voyageur? De belles idées? -- Toute sa vie, on lui en a servi à profusion. C'est un Maître qu'il cherche, un Maître de vérité, et pour ce Maître il changera sa vie, mais non pas pour un système, ni pour l'airain retentissant des paroles."

(Le Voyage, p. 231).

Psichari, avant sa mort, avait décidé de faire de sa plume un instrument d'apostolat et de lumière. Il eut voulu voir cet idéal gagner les intellectuels et "ceux qui font profession d'écrire." Il félicitait Francis Jammes de son effort pour saisir le vrai:

"Quelle joie de trouver à notre époque, un homme qui sent et qui dit VRAI, un homme qui contemple avec amour et qui saisit pleinement ce qu'il y a au fond des âmes et ce qu'il y a au fond du monde. Voilà la vraie vérité -- celle qui atteint l'essence en même temps que l'accident -- la vraie vérité qui est en même temps la pureté! Et en effet, vous nous faites enfin comprendre que pureté et vérité ne sont qu'une même chose, puisque toutes deux sont de Dieu." (Lettres du Centurion, p. 206).

Tout comme il distingue deux catégories d'intellectuels, les objectifs et les traîtres à la vérité, que tout homme de coeur devra ou révéler ou abhorrer, ainsi Psichari se voit forcément obligé de distinguer deux Frances, la vraie France traditionnelle et chrétienne, et la France meurtrie et défigurée par les "fossoyeurs" du lys de France qui la livrent à l'ignominie: "pourriture de la politique, désordre de l'art, pauvreté de la morale." (Les Voix, p. 120).

Quoiqu'~~appliqués~~ au cas français, les principes ont une portée générale que l'on peut dégager pour voir, dans l'universel, ce que Psichari demande de la personne vis-à-vis de la Patrie et de la société. Il n'y a pas de thèse bien compliquée sur le sujet; nous nous contentons d'indiquer sa manière d'envisager la question.

Il condamne ceux qui, défigurant le visage de la patrie, renversant les lois justes et traditionnelles et les remplaçant par des règlements iniques, autorisent par le fait même les sujets à s'opposer à la patrie. Il veut qu'on donne ou qu'on laisse à la mystique de la nation ce qui fait que ceux qui la servent ne s'amointrissent pas, mais bien plutôt y puisent "cette libre allure dégagée, hardie, la tête haute, cette gentillesse et cette bonhomie," qui leur fait "une personnalité." (Les Voix, p. 121).

Dans ces relations de l'individu et de la société, l'idée qui domine les réflexions de Psichari, c'est celle du sacrifice. Nous savons, par son père, que dans chaque homme, Ernest cherchait à atteindre la personne vivante, l'être unique communicant avec lui. Déjà dans les Voix qui crient dans le désert, nous le voyons affirmer cette idée. Le Maure lui lance à la tête: "L'encre des savants est plus agréable à Dieu que le sang des martyrs."

"Malheureuse race, remarque-t-il, qui n'a pas reconnu le prix du Sacrifice, celui d'un frère pour ses frères, celui d'un homme pour les hommes, celui d'un Dieu pour les hommes!" (Les Voix, p. 213).

Il est convaincu de la solidarité humaine, de la valeur du sang pour expier les fautes de ses frères et celles de la patrie. Chaque membre du tout social a la responsabilité de ce tout et il ne peut s'en désintéresser.

"Car nous avons le sentiment d'une effroyable responsabilité, la certitude pesante, traînée partout rivée à nous, d'une accablante responsabilité... C'est de nous que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de

"la civilisation. Tout se joue sur nos têtes... Si nous croyons à la vertu du sang répandu au Calvaire, comment ne croyons-nous pas d'une manière analogique à la vertu du sang répandu pour la patrie? La vertu de ce sang-là est aussi certaine dans l'ordre naturel que la vertu de l'autre, dans l'ordre surnaturel. Oui nous savons que le sang des hosties offertes à la patrie, nous purifie... Nous savons bien, nous autres, que notre mission sur la terre est de r a - c h e t e r l a F r a n c e p a r l e s a n g."

(Les Voix, p. 114-115; 189).

Quant à l'Eglise catholique, elle seule donne la réponse aux insolubles problèmes du mystère humain, en elle seule la personnalité psychologique trouve le repos dans "la conscience de notre dignité et de notre indignité... la connaissance du prix que nous valons et du vil prix que nous valons" dont l'harmonieux accord s'accomplit dans la Grâce.

"Toutes les forces qui sont en nous s'équilibrent, se balancent, et finalement s'orientent dans le sens de l'action la plus pleine, la plus sereine." (Id. p. 117-118).

La France des modernes tente de leur enlever aux Français, la conscience de leur grandeur morale, le sentiment de leur dignité de chrétiens, mais pour le plus grand détriment de la France et des individus.

Pour Psichari, l'Eglise donne à la personnalité son achèvement, elle la dilate dans la joie, la guide dans l'ordre et la tend au-dessus d'elle-même dans l'intime communication divine.

"... une aube se levait, une aube de jeunesse et de pureté...

J'allais vers la Sainte Eglise, catholique, apostolique et romaine.

J'allais vers la demeure de paix et de bénédiction, j'allais vers

la joie, vers la santé... Tout l'ordre chrétien m'apparaissait,

" dans un ciel rajeuni; un temple immense et majestueux, fondé sur des pierres solides, un temple de Raison et de divine Sagesse se levait devant moi, et toutes les lignes de ce temple étaient si droites, si pures, si unies que, devant lui, l'on ne pouvait plus désirer autre chose que de vivre éternellement à son ombre, loin des prestiges et des vanités du monde...

Elle est temporelle et spirituelle... A celui même qui est en dehors d'elle, elle apparaît comme un principe d'ordre, comme un grand édifice de raison et d'intelligence, et en même temps comme un édifice d'amour et de tendresse. En Elle, tout est belle ordonnance, tout est santé, tout est sagesse. En Elle aussi, tout apparaît comme divin, tout porte témoignage de la divinité." (Id. p. 319-311; 327).

L'Eglise catholique a enveloppé et imbibé les nations chrétiennes et sur la France, leur aînée, d'une vertu divine qui découle sur les citoyens et fait que ceux qui s'en laissent imprégner, insèrent leur "action particulière dans un grand mouvement d'humanité" et servent "à l'exécution d'un plan prodigieux": la pénétration de la Grâce réparatrice et sanctifiante dans toutes les sphères: politique, art, morale, intellectualité, etc... Plan d'ensemble majestueux que veulent briser les "misérables chiens", fossoyeurs de la vie chrétienne, et qui pourtant est la raison d'être des allures dégagées et imposantes, en un mot des "personnalités." Voilà, croyons-nous, la richesse de sens contenue dans les protestations indignées de Psichari, dans les Voix, p. 117-123. Cet achèvement de la personnalité dans la vie chrétienne apparaît plus clairement quand nous aurons traité, finalement, de Dieu et de la personnalité.

La personne humaine dans ses rapports avec Dieu son créateur; ce qui nous est le plus intime, le moi, considéré vis-à-vis de ce qui nous est plus intime encore, Dieu; la liberté, ce qui nous est cher entre tout, et Dieu qui nous assure la possession de ce trésor; il n'est pas de problème au-dessus de celui-là quant

quant à l'importance et quant à l'intérêt. N'est-ce pas là "le plus haut état de la conscience humaine", de la personnalité?

Ne nous attendons pas à trouver chez Psichari des arguments intentionnellement ordonnés à prouver la transcendance divine, ou bien une stricte apologétique alignant tous les motifs de crédibilité. Chez lui, l'acheminement vers Dieu est une recherche, une re-connaissance de ce Dieu qui malgré l'hiatus de deux générations, s'impose à son intelligence et à son coeur tout comme il vivait dans l'âme de ses pères. A vrai dire, il n'y a pas de distinction, chez Psichari, entre l'auteur de la nature et l'objet de sa foi, tout comme il n'y a pas de partage entre la démarche de ses différentes facultés. C'est tout l'être qui s'ébranle à la recherche de Dieu, tantôt se servant de sa raison, tantôt de sa volonté, de son coeur, et le Dieu trouvé, sera la Trinité sainte à laquelle il se vouera. De toutes ses facultés, il tend vers Dieu, et Dieu, de même, par tous les moyens, par mille circonstances, l'attire et se manifeste. Les arguments, les raisons de s'élever viennent de tous côtés.

Nous pouvons grouper sa pensée sous quelques chefs généraux. Il expose la convenance et la nécessité de Dieu par l'échec et l'insuffisance de l'art, la morale et l'intelligence, livrés à leurs seules ressources; l'existence de Dieu; le besoin qu'a de Dieu la personne humaine pour résoudre ses angoissants problèmes psychologiques; enfin la logique de la sainteté et le devoir de se donner à Dieu pour atteindre à son plus haut développement.

Les rationalistes et les naturalistes ont enlevé Dieu à l'homme et ils ont failli dans leur dessein de le remplacer. Privés de leur vrai bien, de leur objet propre, les intelligences et les coeurs ont le dégoût de tout. Vont-ils se contenter de l'art et de la spéculation?

"Nous aussi, nous pourrions 'faire de la littérature', si le coeur

"nous en disait. Mais nous avons dans la bouche un goût si amer... que non, vraiment, le coeur ne nous en dit pas." (Les Voix, p. 115).

Quant à l'intellectualité pure, voyons où elle a conduit, par exemple les Maures, qui professent pourtant le plus pur Islamisme. La religion de ces intellectuels les laisse à leur misère, parce qu'à eux-mêmes. Ils n'ont pas compris que "nous valons mieux que nous-mêmes", et sont "la victime lamentable d'une civilisation qui n'a pas su s'orienter... Nous apercevons l'émoussement de la pointe." (Les Voix, p. 38-39).

L'esprit humain n'est pas le plafond de tout. La pointe doit s'élever et à travers les signes créés, percer jusqu'à Dieu, puisque autrement il ne sera jamais en repos. Les étalons de beau, vrai, juste, amour, réfèrent nécessairement à un supérieur absolu.

"O mon Dieu!... Pardonnez-moi cette lâcheté d'avoir cru à l'amour, sans avoir cru à Votre Amour, à la loi, sans avoir cru à Votre Loi, à la bonté, sans avoir cru à Votre Bonté. Pardonnez-moi cette félonie, d'avoir contemplé l'océan de la lumière et de ne m'y être pas aventuré, et d'avoir hésité au bord de l'éternité que Vous m'aviez donnée." (Les Voix, p. 166-167).

Dieu réunit en lui tout vrai et tout beau, et l'âme qui loyalement recherche ces derniers, tend implicitement vers Dieu.

"Ainsi son coeur était-il aspiré vers la perfection, et vers ce point, objet de toutes ses recherches, qui est la conjonction du beau avec le vrai. Le beau, il l'apercevait déjà, et par là, il s'approchait de la connaissance de Dieu." (Le Voyage, p. 161).

"Je vis enfin ce lien de jonction de toute la vérité et de toute la Béatitude... et cette conjonction, ce lien commun, je le nommai Dieu." (Les Voix, p. 208).

A quelle consolante découverte n'arrive pas une âme qui, docile à la voix de sa nature, s'achemine vers Dieu? Pour quiconque sauvegarde la transcendance absolue de Dieu, il n'y a pas de danger d'exagération s'il insiste fortement sur l'intimité divine en notre être. Cette constatation s'impose inévitablement à l'âme recueillie, attentive à suivre l'action de Dieu en nous, et à lire, inscrite en notre être, cette loi qui nous ordonne transcendentalement à Dieu.

"L'heure vespérale... nous enjoint de revenir en nous-mêmes, je veux dire, dans cette partie de nous-mêmes qui est le pur esprit et où nous retrouverons c e l a m ê m e q u i n ' e s t p a s n o u s ." (Les Voix, p. 89).

C'est le plus bel élément de la personnalité psychologique, cette conscience de l'intimité divine que l'on s'efforce de respecter et de fortifier. Il la faut admettre franchement et la désirer,

"et non pas craignant la reconnaissance en nous de l'Absolu, mais au contraire l'appelant de tout notre coeur enfin guéri." (Les Voix, p. 159).

Psichari poursuit, en termes augustinien et pascalien :

"A peine ce faible et vacillant désir est-il né, non pas simple et volontaire, mais obscur et spontané, que déjà l'objet du désir apparaît et que déjà le but devient volontaire et connu. Chercher Dieu n'importe plus, puisque la recherche est elle-même la trouvaille."

(Ibid.).

Comment la personne s'unira-t-elle à son Dieu, comment le possédera-t-elle puisque, quoique présent de son côté à elle, il ne lui semble pas moins hors de portée? Ici Psichari ne peut faire abstraction de son problème à lui, bien particulier. En voie de conversion, sa tendance le porte sur son Dieu tel que montré dans la Révélation, et quand il nie la possibilité d'une connaissance naturelle de Dieu, ~~révélation de la Trinité~~ il parle d'une connaissance naturelle de Dieu révélé, de la Trinité.

Le paradoxe inéluctable qui désespérait Kierkegaard et le lançait dans l'absurde, se pose également à l'attention de Psichari.

"Moi, être fini, je ne puis atteindre l'infini par mes propres forces... il m'est absolument impossible, dans ma faiblesse, d'atteindre ce qui dépasse toute force humaine; dans ma nature, d'atteindre le surnaturel...

Donc Dieu n'est connu que s'il nous envoie les moyens de le connaître. C'est l'erreur des musulmans de vouloir l'atteindre par des moyens naturels...

J'en suis sûr, un épanchement de l'âme, si pur soit-il, ne peut atteindre que mon âme. Une pensée humaine, si élevée soit-elle, ne peut connaître ce qui, par définition, est hors de la pensée humaine."

Les Voix, p. 238-240).

La conscience humaine n'est pas éternellement condamnée à la torture, au déchirement, à l'angoisse. Ce qui est "absolument impossible -- en dehors des signes que Dieu lui-même m'a envoyés pour le connaître" -- devient possible par ces signes. La révélation nous devient acceptable avec des signes révélés. De même pour saisir l'ordre divin, il faut "un ordre humain qui procède de l'ordre divin, un symbole. C'est la prière, jusqu'à sa forme la plus parfaite, la Sainte Messe." (Ib.). Par-dessus tout,

"il faut une médiation. Il faut que l'infini descende jusqu'à nous, se fasse fini pour nous, et ce n'est pas à nous de le limiter, mais lui seul doit venir à nous, pour que nous soyons exaltés jusqu'à lui. ... "le désir lui-même de la charité, il faut encore quelque moyen naturel pour l'obtenir. Là encore, il faut une médiation. Il faut certaines vertus divines, et pourtant accessibles, pour posséder le désir. Et d'abord, le silence... la paix intérieure, l'attente, l'attention, la parfaite réserve... Et ensuite, la pauvreté..."

"O mon Dieu! La terre même des Infidèles devient un instrument de votre miséricorde. Les vertus que vous y avez mises deviennent une raison d'espérer." 'Ib. p. 239-245).

Espérer! Que l'âme ne se lasse pas de mettre sa confiance en Dieu, de croire qu'il ne lui manquera pas et que tous les problèmes trouvent en lui leur solution. C'est même là, la seule issue possible à ces contradictions apparentes qui déconcertent notre courte vue; et le sommet de la grandeur personnelle est atteint, quand, ne voyant absolument plus rien, le moi responsable enlève toute direction et impulsion à l'intelligence et à la volonté, pour s'en remettre à la seule volonté de Dieu.

"Maxence entrevoit que le plus haut état de la conscience humaine est là, dans cet accord suprême de l'effort avec la soumission, de la liberté avec la servitude, et que cet accord ne se fait nulle part ailleurs qu'en JESUS-CHRIST. ... En JESUS-CHRIST, l'homme désire monter infiniment haut, tout en se sachant infiniment bas." (Le Voyage, p. 176-177).

Pour légitimer sa foi, Psichari esquisse une forte apologétique.

"Et pourtant, conclut-il, que sont toutes les raisons, en regard de la seule 'raison', qui est la Grâce de Dieu?... Le jour où l'âme se sent avide d'éternité, le jour où elle désire vraiment une vérité, ce jour-là, elle a accompli la démarche la plus importante, la seule qui lui soit demandée. Le respect appartient à Dieu seul." (Les Voix, p. 341-342).

Espérer hardiment, désirer fermement, enlever tous les obstacles, et faire tout ce qui est en son pouvoir, semble être l'état le plus élevé de l'âme. Mais l'objet du désir et de l'espoir peut revêtir différentes formes et exercer diverses attractions selon l'aspect sous lequel on se le représente. Psichari

nous a jusqu'ici parlé de vérité unique, d'Absolu, de Dieu même. Voilà que maintenant, à la fin de le Voyage du Centurion, il présente la Vérité, le Bien, le Beau sous l'aspect le plus capable d'impressionner et de conquérir une personne humaine, sous l'aspect précisément de Personne vivante. Toute personne, cédant à une logique interne, recherche une autre personne pour établir avec elle un continuel échange de dons et de biens. "A la personne, il faut la personne<sup>(1)</sup>." (1). L'âme verra donc en Dieu,

"Le Père qui nous aime, qui a confiance en nous, qui nous veut libres et joyeux. Qui n'est pas seulement un principe, ou une idée, ou un dogme, mais qui est notre Père et notre Ami, que nous voyons et qui nous est familier, qui est notre Père et Notre Ami et Notre Frère tout ensemble. Qui n'est pas un mot, ou une chimère, mais qui est une nourriture. Qui n'est pas le Bien, ou la Raison, ou l'Idéal, mais qui est une Personne, c'est-à-dire Jésus-Christ, le Médiateur, Jésus-Christ la Deuxième Personne... une Personne infinie, mais différenciée, une Personne invisible et pourtant réelle, et la seule en vérité qui soit réelle." (Le Voyage, p. 227; 207).

Le livre se clôt sur une phrase qui marque l'apaisement d'une psychologie dominée, toute livrée à la simplicité de l'amour.

"Mais quoi! Seigneur, est-ce donc si simple, de vous aimer?"

Nous voici presque au terme de notre exposé théorique. Dans son âme simplifiée, Psichari a compris que le tout de l'homme et du chrétien est d'aimer. Il ne lui reste plus, dans ces quelques dix-huit mois de vie terrestre, qu'à expliciter cet aimer. Ultimes précisions, et combien importantes pour notre sujet. N'oublions pas que Psichari, maintenant catholique fervent, puise largement aux sources de la doctrine chrétienne. La progression que l'on remarque

---

(1) La Recherche de la Personne, Philippe de la Sainte Trinité, Etudes Carmélitaines, 1936, p. 142.

n'est pas une conquête personnelle, une trouvaille de sa pensée. Il lui revient d'avoir assimilé consciemment, d'avoir fait sienne -- ce que tous ne font pas, se contentant d'une possession pacifique, -- d'avoir prêché cette doctrine et de l'avoir signée de son sang.

Déjà dans le Voyage du Centurion, il avait signalé les exigences lourdes de l'Amour: il faut que l'esprit soit "libre et profond et tout entier donné." S'il y a hésitation, "c'est donc que notre don n'est pas encore sans partage" (p. 205-206). De plus en plus il perçoit le rôle transformateur de l'amour. L'objet de son amour étant une personne, la Personne même de Jésus-Christ, il sait y gagner à la substitution de sa propre personnalité à celle de Jésus-Christ, Dieu et Homme, le plus bel exemplaire de perfection. Il l'écrit dans une admirable lettre à sa soeur. Cette chère soeur n'étant pas convertie, il se résigne à mettre une "pensée" comme substitut à la personnalité dépouillée, mais on sent que la périphrase employée laisse entendre beaucoup pour qui peut saisir.

"Oui véritablement heureux et d'un bonheur que nul ne peut leur enlever, d'un bonheur qui n'a rien de comparable avec aucun autre bonheur humain, sont ceux qui sacrifient, non seulement leur bien-être, mais je dirais même leur être, ceux qui dépouillent leur pauvre personnalité humaine pour s'absorber dans une pensée pourvu qu'elle soit plus grande que le monde." (Lettres du Centurion, p. 268).

Sa soeur avait écrit: "Ceux qui sacrifient leur bien-être à une pensée plus haute sont heureux véritablement." Psichari reprend ces deux mots: bien-être et pensée, et leur donne une plénitude de sens puisée aux sources chrétiennes. Sacrifier son bien-être seulement manque de noblesse. Le bien-être, ce sont nos possessions, ce qui nous est juxtaposé, nos biens, nos aises et même les biens du corps. Le geste gagne en valeur s'il porte son détachement sur nos opérations intimes, celles de l'intelligence et de la volonté. Mais à cause de l'étroite union entre nos actes et l'être d'où ils jaillissent, psychologiquement

nous nous sentons portés à sacrifier cet être même pour l'objet qui nous ravit.

Encore faut-il que cet objet, ou cette pensée dépasse notre personnalité qu'on lui sacrifie. Dans le monde naturel, rien n'est préférable à la personnalité humaine. Aussi l'âme qui, sentant son imperfection et percevant sa capacité de dilatation immense, peut dépouiller sa propre personnalité pour se grandir en s'appropriant une personnalité supérieure "pourvu qu'elle soit plus grande que le monde."

Psichari ne nous dit pas comment cela peut se faire, il n'est pas rebuté devant la difficulté de l'opération. Il en affirme la possibilité. S'il était théologien, en exigerait des distinctions. Se fiant à son instinct surnaturel, parlant d'après le témoignage de sa foi ou de la doctrine reçue, il est assuré de la force de transformation de l'Amour et de la puissance de sanctification qu'est la Personne de Jésus-Christ.

La sainteté! il y est conduit par la logique des principes. Ce violent, poussant l'ordre de l'amour jusqu'à ses ultimes conséquences, comprend que la sainteté est le but de la vie, que c'est le terme normal vers lequel toute âme sincère doit tendre efficacement, sans détours, mais en droite ligne et à chaque instant. Que l'âme s'y achemine par l'unique voie, Jésus-Christ, et qu'elle y mette d'autant plus de fidélité qu'elle a reçu davantage.

"Je désire avec ardeur que vous soyez un vrai chrétien... un de ces bons ouvriers qui ne veulent rien faire durant leur vie, que par le CHRIST, et pour le CHRIST, et dans le CHRIST... Persuadez-vous que Dieu ne demande pas à tous la même tâche, et qu'il exige des oeuvres en proportion des grâces qu'il lui a plu de mettre en nous... Chaque catholique doit être un lutteur, et nous n'avons pas le droit de nous reposer. ... dites-

"vous au contraire: 'J'ai reçu des richesses qui ne sont pas données à tous, et je n'ai pas le droit d'être un médiocre, je n'ai pas le droit d'être M. Tout-le-Monde, je n'ai pas le droit d'en faire le moins possible'." (Lettres, p. 330-331).

Psichari s'exprime plus clairement encore dans deux conférences prononcées l'une au cercle des jeunes lycéens en juin 1914 et l'autre au patronage d'Eymet en 1913. Point de médiocres! La loi de la sainteté s'impose à tous et malgré l'appel général fait à tout chrétien, c'est une question d'union unique et bien personnelle avec l'Ami particulier de chacune de nos âmes. Melle Goichon, dans sa biographie de Psichari, cite quelques extraits des notes prises par des auditeurs de ces conférences.

"La loi de l'Évangile est dure et nous devons être parfaits... Le Christ n'est pas pour nous une idée philosophique, mais le Dieu réel, le Dieu vivant de l'Eucharistie, l'Homme-Dieu, homme en même temps que Dieu, l'ami humain et divin de chacune de nos âmes... Arrière les chrétiens ordinaires et médiocres. Il nous faut des hommes logiques sachant aller jusqu'au bout de leurs croyances. Estote perfecti, soyez parfaits, la loi de la sainteté s'impose à toute âme."  
(p. 320-324).

Quelle conclusion apporter, sinon que pour Psichari, cette pensée plus grande que le monde à laquelle on sacrifie les dépouilles de notre personnalité, n'est autre chose que la sainteté, la charité, en un mot Jésus-Christ lui-même auquel nous nous unissons de façon personnelle et unique.

CHAPITRE TROISIEME

Synthèse comparative.

Il nous reste, dans ce court et dernier chapitre de cette première partie, à rassembler en une vue d'ensemble, tous les éléments principaux glanés au cours de notre investigation, afin de bien faire ressortir la pensée de Psichari dans ses lignes essentielles, de voir ce qui la distingue de certaines théories historiques ou contemporaines, et surtout de la comparer avec la doctrine traditionnelle de l'Ecole.

Sa pensée en elle - même.

Que l'homme fasse fi de la modération et des demi-mesures; seuls l'excès et la violence sont sages. Se donner à sa chimère, en accomplir les exigences si dures soient-elles, voilà la détermination d'une vie digne d'être vécue. Nous reconnaissons là les premières révélations de la pensée de Psichari.

Après une courte attention donnée à la volupté intelligente barrésienne, comme en témoigne son premier roman, il découvre la beauté d'une vie d'homme, réglée, choisie et tendue vers un dépassement personnel en un constant perfectionnement. Concrétisant son idéal, dont il faut être le domestique, dans la mystique militaire du métier de soldat, il est conduit au seuil du solide édifice que sera sa doctrine sur la personnalité.

Fait pour l'ordre et y tendant de toute sa nature, l'homme ne peut languir longtemps dans le désordre sans détriment considérable. C'est même une question

de vie et de vie pleinement humaine surtout, où l'âme et ses intérêts priment. L'unité et l'harmonie des puissances vitales qui pullulent en lui doivent au premier chef être cherchées. Dans son irrépressible sortie de lui-même à la poursuite des perfections capables de le combler et de le grandir, il ne doit pas se laisser prendre aux fallacieux artifices de biens minimes qui dispersent l'âme et la jettent dans le dégoût, mais rechercher le Bien, le Vrai et le Beau dans l'Etre illimité qui les conjugue.

Sans désespérer, sans croire que la Vertu et la pureté ne sont que de vains mots, que l'âme opte pour le meilleur, qu'elle choisisse, qu'elle pose cet acte primordial raillé par les sceptiques: choisir, et dans une admirable fidélité qui ne pactise pas avec les compromis, qu'elle pousse avec logique et jusqu'à ses conséquences dernières, la rigueur de l'acte initial.

Pour cela, prenant conscience de sa dignité et maîtrisant les magnifiques élans de sa nature, l'océan des grandeurs devra se faire violence à lui-même et même exiger, par une inébranlable constance, la vérité à se livrer toute entière. Vérité, c'est le mot qui signifie bien ces trésors de toutes sortes correspondant à l'appel de ses différentes facultés et qu'il ambitionne d'embrasser un jour.

Mais voici une condition de souveraine importance: la virginité du réceptacle de la vérité. La pureté essentielle d'un coeur de cristal est de rigueur pour percevoir dans toute leur objectivité les lumières profondes du vrai. Favorisé par les circonstances insignes du silence et de la réflexion, travaillé par l'épreuve de la faim et de la soif, qui, par le physique, atteint jusqu'à lui, l'esprit parvient à cette nécessaire purification, porte ouverte sur la connaissance essentielle et la raison bien assise.

Ayant ainsi reconnu sa misère et sa nudité propres, l'intelligence ne niera

pas tout ordre de vérité qui la dépasse comme font sans pudeur les rationalistes orgueilleux, mais tenant ferme deux vérités évidentes en elles-mêmes et apparemment opposées entre elles, -- comme par exemple la liberté humaine et l'absolu domaine de Dieu -- elle s'en remettra à Dieu qui seul connaît le lien de réconciliation de ces humainement irréconciliables. Dans ce cas, le doute ne sera pas son état, Au contraire, les légitimes revendications de la prudence humaine satisfaites par les plus plausibles argumentations, l'intelligence adhérera puissamment à son objet. Dieu en est le garant et Dieu habite au fond de l'âme. Heureuse l'âme assez intérieure pour l'y avoir découvert. C'est le plus haut état de la conscience humaine, cette certitude de trouver en Dieu la clef des mystérieux problèmes dont elle est pleine, en ce Dieu qui réunit tout vrai et toute béatitude, qui habite en elle, lui donne d'être ce qu'elle est, et vers qui elle se sent irrésistiblement emportée.

Heureux le chrétien! Seul, à vrai dire, il peut parvenir à cette plénitude. A la lumière de l'adorable doctrine du christianisme, il ordonne les éléments qui constituent sa personne, en eux-mêmes et par rapport à Dieu. Une fois l'ordre établi, la chair soumise à l'esprit et l'esprit à Dieu, rien n'est à rejeter. Cette chair même, abominée par certains systèmes, élevée sur un piédestal par d'autres, peut et doit suivre l'esprit dans son glorieux élan vers le dépassement de lui-même ~~pourvu~~ pourvu qu'elle reçoive en elle le rejaillissement de celui-ci, qui l'élève et la transfigure.

Seule vraiment la conscience chrétienne peut sans présomption aspirer à cette personnalité supérieure, puisque justement ce travail de perfectionnement, elle ne l'entreprend qu'en se dépouillant de sa pauvre personnalité humaine, pour laisser Jésus-Christ vivre à sa place, être à sa place. C'est là la sainteté, oeuvre de la grâce et de la volonté humaine conjuguées. La loi de la perfection s'impose à toute âme. Qui accepte les principes chrétiens, accepte de devenir

saint, suivant la logique du surnaturel. Admirable tableau: l'âme, éprise de son Amour, le Verbe, Personne vivante, tâche de se transformer en Lui et de réaliser la part unique et personnelle qui lui a été réservée par la Providence dans le plan souverain.

PSICHARI , me semble-t-il, AURAIT DÉFINI LA PERSONNALITE PSYCHOLOGIQUE: L'ETRE HUMAIN QUI, PRENANT CONSCIENCE DE SA HAUTE DIGNITE, TEND, PAR LA CONQUETE DE LUI-MEME, A ASSURER L'ORDRE DANS SES FACULTES, ET CHERCHE, D'UN EFFORT CONTINUEL ET VIERGE DE TOUTE PREDETERMINATION SUBJECTIVE, A SE CONFORMER A LA VERITE INTEGRALE ET A REALISER DANS TOUTE SON AM-  
PLEUR SA DESTINEE? C'EST-A-DIRE, POUR UN CHRETIEN, SA SAINTETE PERSON-  
NELLE PAR UNE UNION UNIQUE ET VIVANTE AVEC LA PERSONNE DE JESUS-CHRIST.

Quelques philosophies ont-elles laissé leurs traces  
dans la doctrine de Psichari.

Différents systèmes ont été enseignés à Psichari. M. Maritain nous dit avec quel enthousiasme Psichari accueillait chaque nouveau système, dans l'espérance d'y trouver la réponse au besoin d'absolu qui le tourmentait. Nous connaissons également les déceptions que chacun lui apportait, et le vide que, les uns après les autres, ils laissaient dans son âme. Si bien que devinant la piperie et soupesant l'artificiel de tout cet enseignement, il en vint à condamner tout système en général.

Il ne doute pas cependant de la possibilité de la vérité, mais il crut plus sûr de se fier à lui-même pour l'atteindre qu'à tous les beaux diseurs d'idées

abstraites. Et comme, justement, il parvint par la vigueur de sa réflexion personnelle à l'obtention d'un bon nombre de vérités, on pourrait être tenté de voir en sa doctrine le fruit d'un subjectivisme pur ou en tous cas d'y découvrir quelques traces éparpillées des systèmes condamnés en bloc.

Il semble indéniable que dans son premier roman, Psichari subit l'influence de son maître Barrès. Ce maître avait eu une bonne influence autrefois en découvrant à Psichari la France à aimer et en lui levant un coin du voile dont le matérialisme cachait le vaste domaine du spirituel. Mais maintenant que le disciple a tout assimilé le bien qu'on avait à lui donner, il n'a qu'à poursuivre plus haut. Après quelques pages apparentées au vague de la rêverie voluptueuse barrésienne, Psichari porte ailleurs son besoin d'absolu et de certitude. Sur tout une fois converti, le disciple diffère du maître du tout au tout. Celui-ci rend un culte à son moi, celui-là s'en dépouille pour s'absorber dans la pensée de Jésus-Christ; celui-ci adapte une vérité à ses besoins subjectifs, celui-là rend son cœur de cristal pour recevoir, vierge, la reine de l'intelligence; Barrès voudrait d'un syncrétisme religieux, Psichari se livre totalement à l'Eglise catholique, apostolique et Romaine.

Bergson, aux cours acclamés par une foule d'admirateurs, agit puissamment sur Psichari. Mais l'influence, plus vive que profonde, n'a pas de suite. Quand, dans Terres de Soleil et de Sommeil, Psichari décrit "la grande durée dans l'espace infini, qui nous entraîne éternellement dans un gouffre insondable" (p. 136), on se reporte instinctivement à la durée bergsonnienne. Mais le cas ne se représente plus. Si donc Bergson, comme Barrès, a par ses idées spiritualistes aidé Psichari à émerger du matérialisme, il s'est, tout comme Barrès, laissé devancé par son admirateur. Celui-ci ne s'oppose pas à toute philosophie conceptuelle, mais à ses déformations, pour autant qu'elles le vident de toute réalité. D'autre part il aurait vite découvert le dilemme impliqué dans l'élan

vital: ou le panthéisme ou l'illogisme. Et Psichari ne veut ni de l'un ni de l'autre.

C'est même une question de logique qui le sépare de Péguy à partir de 1913. Il n'entre pas dans la tête de Psichari qu'un croyant puisse ne pas pratiquer sa religion. Encore une fois il dépasse son maître par son horreur d'une conscience qui transige avec les compromis et les situations louches.

Il y a aussi les influences négatives. Psichari ne nomme pas André Gide. Certaines allusions cependant ne laissent pas de doute. Il importe d'insister un peu à cause de l'influence de Gide sur l'époque et de son opposition à la doctrine de la personnalité psychologique telle que nous venons de l'exposer dans l'oeuvre de Psichari.

J'ai lu quelque part que Gide est comparable à une trombe qui aspire et dessèche les coeurs en les vidant de Dieu et de sa charité. Cet humaniste pur se refuse à accepter la première et immuable vérité et est à lui-même sa borne et son pôle d'attraction. Au paragraphe traitant de l'unité, j'ai signalé son contentement à la vue des postulations simultanées au coeur de l'être.

Ne se range-t-il pas parmi ces esprits, dont parle Maritain, qui cultivent une sincérité pratique qui n'est pas

"de se voir mais de s'accepter à chaque moment tel qu'on se trouve, sans rien choisir, ni préférer, ni former en soi. Sincérité de la matière, de l'informe comme tel et de la dispersion. Comme si c'était mentir que de toucher à ses possibilités internes pour les conformer à sa loi la plus profonde et à son exemplaire éternel." (1).

---

(1) Le Roseau d'or, Sixième numéro de Chroniques, Librairie Plon, Paris, 1928.

Quand après cela, Gide écrit:

"Mais ce surpassement de soi qu'obtient la volonté tendue, c'est là ce que nous avons surtout besoin qu'on nous montre" (1), on se demande s'il s'agit d'une simple constatation ou d'un signe de conversion.

Dans ses lettres contemporaines à la préparation du Voyage du Centurion, Psichari prend une position diamétralement opposée à celle d'André Gide.

"Dieu me garde de verser dans les détestables excès de la psychologie, dans cet abus de l'observation intérieure, dans cette véritable complaisance de soi-même qui caractérise les écrivains modernes. Si l'on considère la littérature actuelle, on y voit partout ce petit esprit qui, au lieu d'aller à la grande et sereine vérité, s'attarde aux imperfections de l'âme humaine, s'y complait presque... Or, il m'a semblé qu'il serait possible, en priant le Saint-Esprit et en lui demandant avec une humble insistance, le véritable esprit de foi, de traiter l'éternel et grand sujet du retour à Jésus-Christ d'une façon plus large, plus impersonnelle, plus classique en un mot." (Lettres du Centurion, p. 306).

Plein de la même détermination, il écrit à son directeur:

"Puissé-je éviter les marais pestilentiels de la PSYCHOLOGIE, être pleinement dégagé de cette MIEVRERIE des modernes que je hais de plus en plus." (id. p. 309).

Pour le dire enfin, la seule influence que Psichari admet délibérément et pleinement, c'est l'influence chrétienne, par l'Évangile, l'Imitation, Pascal et quelques autres rares intermédiaires, comme Maritain et Péguy. Sa doctrine

---

(1). Vol de Nuit, Antoine de Saint-Exupéry. Préf. Gallimard, N.R.F. 1931, 36<sup>e</sup> éd. p. 11.

est-elle dans la ligne traditionnelle de l'Ecole? Il nous reste à l'étudier.

Comparaison avec la doctrine scolastique.

Dans saint Thomas lui-même trouve-t-on élaborée une doctrine complète sur la personnalité psychologique? Au temps du grand docteur, l'attention n'était pas attirée en ce sens. Mais si le mot ne se trouve pas chez lui, tous les principes et les éléments d'une belle synthèse sur le sujet sont richement présentés surtout dans la Prima Pars et la ~~Prima~~ Secundae de la Somme théologique. L'angélique Docteur était en mesure de projeter d'abondantes lumières sur le merveilleux mécanisme psychologique que nous sommes, et il l'a fait.

De la question 75 à 88 de la Ia pars, l'homme est décrit sous son aspect plutôt statique. Composé d'un corps et d'une âme spirituelle, immanente au corps, l'homme n'est pas ce qu'il est sans ces deux principes de sa nature. Le corps est soumis à l'âme; celle-ci possède des facultés harmonieusement hiérarchisées dont une volonté libre et une intelligence capable de connaître toutes choses, directement l'essence des choses sensibles, par réflexion sur son acte, elle-même, enfin d'une connaissance analogique, Dieu son Créateur.

Dans la Ia IIae surtout, l'homme est analysé dans ce qu'il a de plus intime, et sous son aspect dynamique. Nous tendons vers une unique fin qui commande toutes les autres fins et chacun de nos actes; cette fin ne peut être que Dieu, l'être infini, seul capable de satisfaire entièrement à nos désirs de bonheur, désirs sans limites, nourris par une âme spirituelle. Aussi par leur rattachement à la fin ultime, aucun de nos actes volontaires ne sont indifférents. Malgré l'intervention de Dieu qui donne l'être à chacun d'eux, ils sont en même temps sous la domination de notre volonté qui sera responsable de leur bonté

ou de leur malice.

Il lui revient donc, à la volonté, de s'emparer du réseau ramifié, complexe et coordonné des passions bonnes en elles-mêmes, qui bouillonnent en nous, aux possibilités presque sans limites pour le bien ou pour le mal. Il s'agit de leur donner une vertu qui les rende souples aux directives de la raison (illuminée par la foi). Nous ne serons vraiment maîtres chez nous que si nous donnons à nos passions ce pli, cette habitude qui les rend promptes à obéir. Magnifique médium de l'esse secundum rationem selon lequel nous ordonnons notre vie nous-mêmes, aidés par des agents extérieurs sans doute, fixant les yeux sur notre divin Médiateur et prévenus des plus insignes grâces de Dieu qui nous habite, mais tout de même guidant, comme nous le voulons, le navire de notre être et l'équipage de nos puissances, puisque nous emportons, au plus intime de nous-mêmes, le phare qui éclaire notre voie vers la saisie de notre Béatitude.

Dans Le Sens Commun, le R.P. Garrigou-Lagrange développe davantage la pensée de saint Thomas dans le sens où se laisse diriger la pensée moderne. Le constitutif formel de la personnalité psychologique, c'est la conscience de soi, et celui de la personnalité morale, c'est la liberté, la maîtrise de soi. Cette dernière suppose la conscience de soi et celle-ci à son tour se fonde sur le moi, la personne ontologique. Tout en définitive, chez nous, suppose le moi, sujet responsable de nos activités.

La psychologie expérimentale analyse et trouve que la personnalité comprend toutes les données spécifiques de la vie intérieure, toutes ses fonctions et tout l'appareil de sensations, d'images, etc... qui ne s'accumulent pas pêle-mêle, mais se groupent autour du centre intime du moi, en une organisation concentrique, suivant leur degré d'intériorité: au cercle le moins intime se trouvent nos connaissances et nos idées, au plus intime, notre volonté, le moi. La

personnalité c'est enfin la synthèse concrète du "je", principe d'unification, d'identification et d'action, et du "moi" qui est l'ensemble organisé de toutes les données psychiques. Le "je" est immanent à notre matière; antérieur et supérieur à elle, il la travaille et l'intériorise.

Maurice Zundel a magnifiquement étudié la personne dans son travail de simplification, de purification, pour rendre translucide la matière en lui infusant le souffle de l'esprit, afin que rendue diaphane, elle puisse aider et non nuire, à l'essor transcendantal de la personne en Dieu, (1).

Dans ce sens également ont apporté leurs clartés, les participants des Semaines Sociales de Clermont 1937, de même que Emmanuel Mounier dans son Manifeste au service du Personnalisme, et dans De la Propriété capitaliste à la Propriété humaine. Tous opposent "être" à "avoir" et donnent la préférence au principe qui s'affirme et possède, le je, représenté par l'être, à tout ce qu'il possède, signifié par l'avoir.

Pour citer un autre grand thomiste avant de retourner au R.P. Garrigou-La-grange, par qui nous voulons finir, Jacques Maritain distingue la liberté de choix ou initiale, donnée par la nature, et la liberté d'autonomie ou terminale que chacun doit conquérir pour lui-même pour arriver à la personnalité, (2).

Et voilà que par un paradoxe, né des grandes antithèses évangéliques, on nous dit: pour vous grandir, dépouillez-vous de vous-mêmes, pour vous posséder pleinement, désappropriiez-vous de votre faible personnalité. Pour grandir votre âme, élevez-la au-dessus du sensible, en la rattachant à la vie de l'esprit. Faites plus, voyant la glorieuse personnalité de Dieu, rêvez de vous défaire

---

(1) Recherche de la Personne, Paris, Desclée de Brouwer, 1938.

(2) Du Régime temporel et de la liberté, Paris, 1933. p. 50-64.

de la vôtre pour vous approprier la sienne, comme l'ont désiré les grands saints.

L'homme peut substituer de deux manières la personnalité de Dieu à la sienne; la première, dans l'ordre de l'être et de l'opération: c'est le cas unique de Jésus-Christ, dont la sainte humanité n'a d'autre moi que l'adorable personnalité du Verbe; la deuxième, dans l'ordre de l'opération: par celle-ci qui seule nous est possible, nous tentons d'obtenir par l'effort et par grâce, ce que Jésus-Christ a par nature, en mettant Dieu au principe de nos actes de connaissance et d'amour et en nous inspirant des conseils de vie supérieure dont déborde l'Évangile (1).

Le thomisme a-t-il été connu de Psichari?

"Psichari ne connaît pas directement le Docteur angélique; mais les idées thomistes ne lui sont pas étrangères, grâce à ses conversations avec un ou deux amis et avec les Pères dominicains. Il subit la séduction de cette vision du monde, centrée en Dieu, où toutes les choses prennent leurs proportions exactes. Saint Thomas l'attire, précisément parce qu'il n'est pas un constructeur de systèmes, mais "visionnaire du réel", un théologien objectif qui regarde les choses avec le regard même de Dieu." (2).

Chef-d'oeuvre de consistance, de force et d'harmonie, le thomisme aurait conquis totalement le Centurion. Je ne crois pas qu'il eût emboîté le pas derrière les psychologues qui descendent jusqu'au bout des dernières ramifications, quoique lui-même distingue, au moins implicitement, le "je" et ce dont il est prêt à se sacrifier pour revêtir le Christ: son être, son âme, etc... La synthèse et la vie, plutôt que l'analyse de la vie, l'attirent. Il n'a pas, comme saint Thomas, tout un ensemble bien coordonné, rigoureusement systématisé, selon par exemple

---

(1) Le Sens Commun, 3e éd. Paris, Nouv. Librairie Nationale, 1922, p.323-339.

(2) P. Irénée Chevalier, O.P. La vocation de Psichari... Bro. fr. 318-2.

l'ordre d'intention et d'exécution, celui de la fin et des moyens. Ses principes lui viennent de la pratique, de la vie qu'il mène, qui est condamnable ou louable. Et à mesure que la vérité frappe son intelligence purifiée et attentive, il l'affirme sans relâche. A cause justement de sa fidélité aux illuminations naturelles et surnaturelles et de son réalisme qui ne plie pas les choses à ses volontés arbitraires, sa doctrine coïncide, dans son esprit général et dans bien des particularités avec les principes thomistes, explicitation du sens commun.

Voici les principaux aspects où la pensée de Psichari rencontre la psychologie traditionnelle. Une personnalité prend d'abord conscience d'elle-même, de sa place, de sa dignité, de son rôle, de sa fin. Pour se réaliser, elle doit se conquérir pouce par pouce, être déterminée à obtenir la maîtrise d'elle-même par la violence même s'il le faut -- vim patitur. Ainsi doit-elle enlever, par l'ascèse, le silence et le recueillement, la liberté excessive et même l'autonomie dont veulent se nantir les différentes facultés, dispersant l'être au détriment de l'unité du tout.

L'homme, donc réprime les tendances exagérées des passions en leur imposant la règle de la raison. Il ne les détruit pas, ne rejette rien de ce que Dieu lui a donné, mais le **paigme** dans l'esprit. La vertu n'est pas un vain mot. Et l'homme, ayant commencé son travail d'assainissement, finit par découvrir que c'est Dieu, qui, au plus intime de lui-même, l'appelle vers Lui, suscite cette inextinguible soif de toutes les vertus et de la perfection. Reconnaisant et sa grandeur et son néant, la personnalité ne raisonne pas le mystère, mais elle se grandit en reposant sa certitude en la puissance de Dieu. Elle est occupée de ce Dieu qui l'habite, qui lui est si intime et qui seul résume en lui, tout vrai, tout bien, tout beau. Lui seul mérite l'abandon total de nos intelligences et de nos coeurs. Même, apercevant que nous pourrions remédier à

la pauvreté humaine de notre personnalité, nous voulons la perdre avec notre bien-être et notre être même pour lui substituer celle de Dieu même, en agissant per Christum, cum Christo et in Christo. Voilà l'idéal de la sainteté à laquelle tout chrétien doit tendre! C'est une question de logique, et de fidélité. Les saints sont les plus hauts exemplaires d'humanité et les plus glorieuses personnalités.

DEUXIEME PARTIE.

L'évolution psychologique de Psichari ,  
manifestation de sa pensée sur la personnalité psychologique.

L'appel de la fin ultime travaille toute personne humaine.

Toute personne humaine, en s'enveloppant de plus ou moins de mystère, tend nécessairement, de toute sa nature spirituelle, vers la Réponse illimitée à ses profonds désirs de bonheur. Il semble parfois que notre nature va éclater sous la pression intérieure de ce merveilleux élan qui la projette hors d'elle-même. Porteuse de cette richesse, de cette forme sans limite, elle se met à la recherche d'un bien également sans limite, à la taille exacte de cette forme qui demande son objet adéquat.

La personne est libre de choisir l'objet désiré, mais malheur à elle si celui-ci, restreint de quelque manière, se trouve insuffisant à la rendre heureuse. Avertie par les lois secrètes de sa nature qui exige le bien total, l'absolu, et comparant d'autre part le fruit de son élection, -- un avorton de bien --, la volonté verra monter en elle la honte et le dégoût.

Alors, ou bien, désespérant de la possibilité d'atteindre un jour la réponse à ses appels, la personne restreindra délibérément et définitivement sa capacité de prise infinie sur une créature bornée pour tenter vainement de se

procurer, en l'épuisant, ce qu'elle en attend, ou décidera de mettre fin à une existence où les déceptions amères, comme des instants de malheur, se succèdent en ~~margant~~ ses désirs toujours insatisfaits, -- ou bien, avec une espérance et une fidélité inlassables, elle poursuivra sa recherche, jusqu'à ce qu'enfin, elle reconnaisse et possède l'unique objet capable de lui servir de béatitude.

Le grand psychologue, Paul Bourget, tient pour acquis, selon le R.P. Séverin Pelletier, "que les pires sophismes et le vice ne parviennent jamais à effacer complètement certaines lois inscrites dans les plus secrètes profondeurs de la personne morale et à y étouffer les aspirations au bien<sup>(1)</sup>" (1).

Cette fin bienheureuse est unique. Cela, qui est vrai absolument, et rationnellement prouvé en philosophie morale, l'est aussi en psychologie. Qu'elle élise le seul Bien parfait ou un bien créé, la personne le poursuivra à l'exclusion de tous les autres. Certains écrivains en ont fait la trame de leur récit.

Le catholique surtout sait parfaitement, en dépit de ses obscurissements passagers, que Dieu seul est au bout de sa vie laborieuse et qu'il ne peut se fixer d'autres fins qui ne soient subordonnées à celle-là. Dans son irrésistible attraction des âmes, l'universelle bonté divine détermine pour chacune un mode unique et bien caractérisé d'atteindre sa fin; et tout en enveloppant tous les hommes dans le rayonnement de son éternel amour, Dieu porte à chacun une attention intime et bien particulière.

N'hésitons pas à l'affirmer: le problème de la personnalité est un problème de fin ultime, et concrètement, c'est le problème de notre acheminement vers l'adorable Trinité manifesté par notre incessante recherche de Dieu, recherche

---

(1) <sup>avec</sup> La Nature et la Grâce chez Paul Bourget, p. 77.

affectueuse et pleine de charmes, ou recherche menée à travers l'épreuve et l'obscurité, toujours inapaisée et toujours inlassable. Pour chaque personne, le plus grand problème est celui du drame intérieur où se joue son salut ou la réussite de sa destinée. Tous les autres problèmes sociaux, mondiaux, etc.. ne sont que le rejaillissement, le dérivatif ou le masque de celui-là.

La Volonté divine s'impose; on ne s'en sauve pas. Le rôle indispensable qu'elle a décrété que telle personne devrait remplir, celle-ci le remplira. La psychologie humaine arrive à son sommet, "à son plus haut état" disait Psichari, dans l'épanouissement de sa liberté humaine en cette suprême volonté qui lui fait librement et infailliblement occuper le rang unique voulu pour elle.

Or, cet Amour prévenant habite au plus intime de nous-mêmes, nous enseigne la foi. Le mystère de la vie se résout dans cette amoureuse rencontre à nouer entre notre personne et celle de l'Ami présent en nous<sup>x</sup> (1), et selon que la personne humaine consent dès l'abord et avec amour, ou retarde et refuse ce don total, cette remise inconditionnée de ce qu'elle a et de ce qu'elle est, à Dieu, elle se hausse aux grandeurs de l'intimité divine ou se rabaisse au-dessous d'elle-même en un stérile égoïsme. Pascal exprime familièrement le mystère de la personne humaine en son élan transcendantal vers la Trinité présente en elle: "Je vais en pèlerinage vers l'Ami qui demeure en moi". Il apparaît à Psichari sous l'aspect de "cette immortelle inquiétude du coeur qui sait s'entendre." (Le Voyage, p. 66).

Psichari me semble le type parfaitement clair et grandement dramatique de cette angoisse de Dieu, marquée par l'absence de repos, le constant avertissement d'une âme insatisfaite, désireuse d'une pénétration sans cesse portée plus avant dans l'intimité de Dieu. Sa nature violente et d'une logique extrême mon-

---

(1) Le grand livre de Maurice Zundel développe cette thèse: Recherche de la Personne

tre à vif comment Dieu a renfermé d'exigence et d'absolu dans ce penchant altruiste de l'âme vers lui.

L'inquiétude de l'infini, Psichari la sent d'abord naître en lui, puis il en subit les tumultes et la tyrannie; pour ne la point diriger, il la voit, extravagante jusqu'à la ~~démence~~, s'infléchir en un désordre presque fatal. Aidé d'une grâce à tout instant renouvelé, il redresse enfin sa recherche et se trouve possédé de cette immortelle inquiétude d'un amour qui tend à l'éternelle possession du premier Amour.

Aussi, au lieu de grouper nos réflexions sous ces trois chefs: anarchie, unification, sainteté, pourrions-nous intituler ces paragraphes comme suit: poursuite d'une fausse fin ultime, recherche de la vraie et unique fin ultime, découverte et possession anticipée de celle-ci. Une fois "embarqué dans l'absolu", il se livre à son idée et s'y rive entièrement, de sorte que sa vie et sa pensée apparaissent dominées par l'irrésistible attirance de la fin ultime. Et donc, sa pensée se traduit à l'extérieur sous la dictée de cette fin impérieuse comme blottie au coeur de son être. Sa vie elle-même, sous les prises de cette attirance, répond à sa pensée, s'y mêle intimement et souvent même -- surtout dans la première période -- la précède et l'infléchit.

Nous pourrions donner à cette deuxième partie de notre étude, les proportions de la première. Pour ne pas allonger trop ce travail, nous nous restreignons à quelques faits significatifs illustrant facilement la manière dont Psichari, homme de logique et d'action, savait vivre ses principes. D'ailleurs dans la première partie, nous avons été forcément amené, bien des fois, à décrire plus que la seule pensée de Psichari, mais bien à donner des aperçus sur sa vie.

C H A P I T R E      Q U A T R I E M E

Premier état psychologique : l'anarchie.

"Cet étang d'ivresse horrible et de feu noir et de poix et de sang corrompu, Qui est au milieu de nous-mêmes, je puis vous en donner des nouvelles, puisque j'y ai bu. Cet épouvantable chemin vers moi-même et cette facilité..." Claudel, préface des Lettres du Centurion, p. xi-xii.

Cette première étape de la vie de Psichari nous mène jusqu'à ses vingt ans, à son entrée dans l'armée, en mil neuf cent trois. Le point central de cette période, là où sa psychologie atteint le paroxysme de la misère et du désenchantement, c'est bien sa tentative de suicide au cours de sa dix-neuvième année. Toutes les autres circonstances et événements l'expliquent et y concourent: milieu familial et social, enseignements reçus, propre psychologie.

Tout d'abord, Psichari naît au confluent de courants variés où son sang recueille le plus formidable des héritages: ténacité bretonne, foi catholique (endormie), violence et audace par sa mère, fille de Renan; foi orthodoxe sincère et goût de l'aventure du côté de son père, Jean Psichari. Le fougueux Péguy y prend l'occasion d'une brillante tirade:

"vous qui réveillant votre vieux sang français, et votre vieux sang méditerranéen et votre vieux sang de patience hollandaise, nous

"restituez la vaillance antique aux héroïsmes des guerres méditerranéennes; Latin, Romain, Français, (Grec, Breton), vous qui de tous ces sangs nous faites un sang français et un héroïsme à la française; héritier, décuple héritier, héritier de toutes parts... héritiers de toutes mains." (1).

A la maison, Ernest puise l'amour du travail et de la culture de l'esprit. Son père, intellectuel distingué, l'oriente vers l'humanisme gréco-latin. Bon nombre de penseurs influents se rassemblent en ce salon où domine la pensée et où survit la gloire de Renan. Le jeune homme suit les conversations.

Malgré Renan et malgré les supposées certitudes de la science, que de tâtonnements, de reculs et de découragements dans les esprits. Déjà, un grand nombre, déçus par les piètres résultats de la science et las de flotter dans une atmosphère de matérialisme, se tournent vers une doctrine plus relevée, une doctrine spiritualiste. Guidés par leur instinct désireux de principes sûrs et absolus, plusieurs aboutissent au catholicisme.

Comme Claudel qui, dans sa jeunesse, était à l'égard de la religion "dans une ignorance de sauvage", et comme nombre de convertis français, le petit-fils de Renan se trouve imbu de préjugés à la mode et vide de toute connaissance de Dieu. Il n'est pas armé pour la vie, et la vie vient de bonne heure à cette âme précoce. Ses brillants professeurs ne l'ont pas accrochée au roc inexpugnable des principes métaphysiques derrière lesquels la morale trouve une rade pour jamais assurée. Aussi les

"premiers troubles de la jeunesse la trouvèrent démunie, sans défense contre le mal, sans protection contre les sophismes et les piperies du monde." (Le Voyage, p. 4-5).

---

(1) Victor Marie Comte Hugo, Oeuvres, Ed. NRF, T. IV. p. 500 sqq.

Pourtant y eut-il jamais psychologie aussi exigeante de contrôle extrinsèque et de principes inébranlables que la sienne? Il a "un défaut habituel, celui d'être désordonné" (1) nous dit Maritain. Comme Péguy -- désirant le meilleur sans doute -- il est changeant: il s'affiche tour à tour socialiste, dreyfusiste, antiintellectualiste, traditionaliste, militariste, et plus tard, catholique dilettante, sensible, sentimental, mais d'un sentimentalisme spécial, dangereux parce que, loin d'être superficiel, il est d'un réalisme et d'une violence exceptionnelles.

Je vois en ceci la cause principale du désordre inextricable qui sera près de le faire sombrer tout à fait. Il est facile d'apporter des textes à l'appui. Car c'est surtout sur ce point qu'il met à contribution son principe de sagesse: "les violents sont les seuls sages." Nous avons vu dans la première partie que sa théorie, à cette époque, pêche par excès. Il veut être original et personnel mais excessivement; aucune modération! seuls les fous sont modérés. Et cela, dans presque tous les domaines.

Or le sentimentalisme prend alors une bonne partie de sa vie, malgré ce qu'il laisse paraître.

"Peut-être même était-ce au moment de mes plus grandes déclamations contre le sentimentalisme que j'y étais le plus enfermé et que je ne parlais alors que pour m'illusionner moi-même." (Lettres, p. 20).

N'allez pas lui parler d'un certain sentimentalisme mièvre qui s'épuise en quelques strophes de vers.

"... j'ai toujours cru assez superficiels et à fleur de peau les amours qui peuvent s'exhaler dans un alexandrin, voire dans quatorze.

---

(1) Antimoderne, p. 238.

"Je crois qu'un état sentimental un peu profond est toujours trop complexe et trop fuyant à l'analyse pour se laisser saisir dans un sonnet et je n'ai jamais aimé cette manière (si courante) d'épingler les sentiments: amour, amitié,... etc.."

Pour lui, il est sentimental à la manière forte et il regrette le temps où les aventures romanesques étaient à la mode.

"Car j'ai déjà connu la vie sentimentale sous toutes ses formes, aussi bien la forme tranquille et fervente que la forme romanesque et emportée."

Il les aime ces excès, joies excessives ou peines excessives, comme si, poussant l'âme au paroxysme, l'oppressant à l'extrême ou la dilatant à l'infini, ils lui apporteraient, ne serait-ce qu'un instant, la béatitude. On sent bien, là, en même temps qu'une âme hors de l'ordinaire, la grande attirance de la fin ultime.

"C'est donc par calcul et par hédonisme que je me livrerai à tous les remous, à toutes les tempêtes de mon âme qui, je le devine bien, seront Maintes. Je laisse le flot m'envahir sans résister. Que m'importent les tristesses, les désillusions, les écroulements du cœur si je connais une seconde seulement le bonheur parfait."

Le brave! il ne se trompe pas en se prédisant à lui-même des difficultés tragiques, mais il s'illusionne sur sa capacité de les surmonter. En lui seul repose son espérance.

"Le sentimentalisme ne m'entame pas, il me rend fort et vivant. Rien ne m'entamera jamais. Mes sentiments resteront toujours comme des rocs que les contingences extérieures ne parviendront pas à ébranler... Vivre dans son rêve, se donner à sa chimère, ne me paraît pas seulement une grande douceur, c'est selon moi, la seule force et toute la sagesse." (Lettres, p. 20-22). (1).

---

(1) Je m'appuis presque exclusivement sur cette lettre, parce que Psichari y dévoile à nu sa profonde psychologie qu'il dissimulait jusqu'ici. Résumant bien aussi Terres de Soleil et de Sommeil, elle nous épargne des longueurs.

Il se confie aussi en sa volonté très forte, soumise à ses ordres, à qui il peut tout demander. Il n'a pas tout à fait tort, sa volonté accomplira des merveilles plus tard. Mais de même qu'il ne suffit pas d'avoir la poigne solide et qu'il est requis, en plus, quelque chose d'inattaquable pour lui donner prise, ainsi la volonté demande des lumières suffisantes pour guider son élan.

Quand il parle ainsi, combien sa vie et sa pensée influent l'une sur l'autre. Il pense de posséder sûrement et pour toujours le cœur de son amie. Alors que "Jean n'avait préparé ce cœur à l'amour", un amour des plus violents s'y installe en maître incontesté. C'est un moindre mal "si le cœur demeure ouvert, si l'être aimé, quand il n'est pas suprême, ne ferme point l'horizon, s'il n'est que le reposoir d'un élan qui rebondit plus loin." (1). Mais dans l'abandon à sa chimère, à cette créature unique et exclusive en qui il rassemble éperdument tous ses espoirs, notre jeune homme met toute l'ardeur et l'impatience qui ses secrets de béatitude allument en lui.

Quand l'élue, faussement nantie de toutes les aimantations de la béatitude, vient à se détourner de celui qui l'en a parée, le malheureux, dans l'écroulement de toutes choses, voit s'ouvrir sous ses pas un gouffre, immensément noir, et pour s'y ensevelir, il tente à deux reprises, dans le vertige d'une nuit de désespérance, de s'enlever la vie. On ne la lui sauve que pour lui laisser l'angoisse de la voir fuir, heure par heure, pendant de long mois. Vraiment on ne lui a pas enseigné que rien n'est perdu, quand un amour vient à manquer, si on a retenu l'amour.

Peut-on imaginer plus profonde abjection d'une personne humaine, en ce désarrois extrême qui l'épouvante: au-dessus d'elle, un ciel sans ouverture l'écrase de son plafond d'airain; à niveau "les sophismes et les piperies" d'intel-

---

(1) Maurice Zundel, Notre-Dame de la Sagesse, Les Cahiers de la Vie, no. 12. Juvisy, Editions du Cerf, 1955. p. 60.

lestuels sans coeur fermés à la douleur; il reste une issue, la dissolution dans la matière: et voilà que l'être humain veut s'y confondre par l'anéantissement de son être.

Que ne fait-il appel à sa volonté? C'est déjà beaucoup qu'il ne puisse "se résoudre à ce que la Vérité et la Pureté ne (soient) que de vains mots", et que "chargé de l'affreuse dérision d'une vie engagée dans ledésordre des pensées et des sentiments... dans les jardins empoisonnés du vice", il entende "ce battement précipité du coeur, cette inquiétude lorsque, amoncelant des ruines, l'on se retourne, et que l'on contemple l'oeuvre maléfique du sacrilège." (Le Voyage, p. 5-6).

D'autres chercheraient par corruption le fond des marécages du vice, lui, volontairement, pour en avoir la nausée, pour y sentir justement le fond, la borne, et pouvoir, sans scrupule, chercher ailleurs. De même déserte-t-il la maison pour se rouler en quelque sorte dans la souffrance physique et l'humiliation. Il applique généreusement ici sa théorie du mépris des situations toutes faites. Pendant une dizaine de jours, il court Paris "en quête de travail, le ventre vide le plus souvent", prêt à accepter les plus abjectes besognes, (1).

Baudelaire ne sait pas profiter des avantages de la souffrance qu'il chante pourtant avec sincérité.

"Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance  
Comme un divin remède à nos impuretés  
Et comme la meilleure et la plus pure essence  
Qui prépare les forts aux saintes voluptés."

Le remède accomplira précisément ces transformations en Psychari. Si bas que l'on puisse descendre, l'être ne se peut mentir indéfiniment à lui-même. Il aspire à reprendre son aplomb dans l'ordre en dépit des gauchissements qui l'ont

---

(1) Lettre du 1er sept. 1903, citée dans Ernest Psychari, mon frère, p. 104.

faussé. Plus fort que les voix, en lui, affirmant la suprématie et l'exclusivité des lois cosmiques, Ernest Psichari entend les battements précipités de son coeur; à travers les négations ténébreuses et les ricanements des sceptiques, filtre l'ultime et mourant rayon d'une étoile qui pourrait renaître et vivifier son intelligence. L'intelligence et le coeur perçoivent, impitoyable, "l'immortelle inquiétude" intérieure jusqu'au jour où Dieu aura pitié de cette langueur et de cette trop grande infortune.

C H A P I T R E    C I N Q U I E M E

L'unification.

"Qu'est-ce qui reste encore à serrer, à sangler, à boucler, et le devoir qui adhère au corps et à l'âme de toutes parts comme un étui?"  
(C Claudel, *ibid.* p. xii-xiii.)

Le désordre manifeste le manque d'un principe d'unité, et sans unité, l'être est à lui-même une impossible contradiction. Il souffre non seulement dans son rapport à l'ensemble de l'univers, mais surtout en lui-même où l'anarchie ne se peut tolérer sans douleur.

"Comme le plongeur pris dans les algues et qui donne un vigoureux coup de pied pour remonter vertical, les bras tendus vers la lumière du monde," (Le Voyage, p. 55), Ernest Psichari secoue la vase des bas-fonds où prolifèrent les dégoûts et les remords. Du désordre complet à l'ordre d'une lumineuse charité, de l'inquiétude navrante à la sérénité des saints, il décrit une ascension admirable qui attire depuis les générations de jeunes par l'héroïcité unie à l'humanité de son envol. La soif du devoir d'état l'a conduit au sommet des pures grandeurs.

La richesse d'une personnalité reluit en la perfection de son être, et celle-ci éclate en ses actes de valeur. Une âme capable de se sortir par elle-même de grandes difficultés quand tout cède au dedans comme au dehors, rend le son d'une véritable personnalité, surtout si elle persévère longtemps dans la droite ligne

choisie et s'affirme magnanime en son inaltérable fidélité.

Seul, ignorant encore tout de Dieu, ne trouvant en lui-même aucun principe unificateur, Psichari cherche hors de lui-même, et contre le sentiment de tout le monde, contre les idées antimilitaristes de sa famille, contre ses goûts personnels et ses propres habitudes d'intellectuel et de licencié en philosophie, il décide de demander à l'armée ce qui lui manque: une sévère discipline, un joug d'acier, un moule de fer. Acte initial de force et de droiture, clef des grandes conquêtes sur lui-même, et source des spirituels assouvissements qui ne calment pas mais allument les brûlantes soifs de la pleine vérité et de la charité parfaite.

Depuis lors, Dieu agit manifestement par sa grâce dans cette âme. Avant de l'éclairer des vérités chrétiennes, il la travaille par une longue préparation, par le feu purificateur d'un désir torride, par l'éloquente clameur des soupirs et des larmes. Il provoque en cet être insoumis, un assainissement moral, rétablit la hiérarchie des facultés, la maîtrise, par le moi, des passions bouillantes et tumultueuses, pour qu'un jour il puisse enfin, en un geste de suprême liberté remettre la totalité de son être à sa direction divine. Rien n'est plus poignant que cet acheminement à pas accélérés vers l'ordre, la vérité, la foi et la charité: toutes vertus dont notre soldat éprouve la plus cuisante des soifs.

D'abord, vers l'ordre qui presse davantage. Il lui faut donner l'équilibre à sa vie "engagée dans le désordre des pensées et des sentiments". Nous avons vu plus haut qu'il s'assigne comme idéal l'harmonie la plus parfaite. Il entend l'obtenir et n'aura de cesse qu'il ne l'ait atteinte. Dans sa vie maintenant se produit ceci de nouveau: l'intelligence prend presque définitivement le rôle directeur, et la pensée pousse à l'action dans le sens prévu et voulu. Mais ceci laisse place à des tâtonnements, et tout au cours de l'évolution, l'intelli-

gence s'enrichit de principes nouveaux, tirés des multiples circonstances de la vie concrète.

L'ordre que Dieu exige de lui, Psichari l'exige de l'armée et du désert. Il choisit le rude métier de soldat, fait de ponctualité et de soumission, parce que, précisément, porteur et gage des précieux bienfaits de cet ordre dont il proclame et la nécessité et l'urgence. Son devoir d'état devient vraiment l'instrument de son perfectionnement, et cette vue supérieure, transfigurant les multiples détails de la vie militaire, souvent vulgaires en eux-mêmes, fait de son métier une mystique.

Celle-ci lui faisant prendre son rôle à coeur et lui en dévoilant la portée et la noblesse, le pousse à réaliser le type du vrai soldat et par le fait même, l'élève dans la hiérarchie militaire. Aussi bien, quoiqu'il fasse preuve d'un grand mépris des positions conventionnelles et des situations toutes faites en s'engageant comme simple soldat, au dernier rang, sa valeur personnelle et son esprit d'initiative lui attire la confiance des chefs et les décorations. Le capitaine Lenfant, sans lui décerner tout de suite un brevet de militaire parfait, voit en lui, en dépit de sa jeunesse, un sujet des plus prometteurs. Après l'énumération de ses qualités, il conclue :

"... sa belle intelligence lui permettra sans aucun doute en travaillant beaucoup, sans relâche et sans hâte, de se révéler un jour comme une personnalité très marquée." (Psichari, Goichon, p. 385).

La vie en Mauritanie, cette "terre auxiliaire", lui plaît particulièrement. Il y vit des heures uniques dont, après deux ans, il n'est pas encore blasé. Aussi demande-t-il qu'on l'y laisse un an encore. Pourtant, dans cette immense plaine dénudée, "aussi plate que la mer, mais plus qu'elle déserte et angoissante... c'est le vide, c'est le silence éternel, c'est la désolation

définitive, irrémédiable. C'est la solitude totale!" (Lettres, p. 130).

C'est que cette terre, devenue son amie et sa plus discrète confidente, lui parle de choses inconnues jusqu'alors, elle le stimule, agrandit ses rêves, le rend à lui-même et lui enseigne cette vérité précieuse dont son âme avait une soif si dévorante.

Quelle responsabilité d'avoir tant de vies humaines entre ses mains?

"Cette centaine d'hommes que je commande, qui sont à moi, que je peux mener au désastre si j'ai un mauvais guide, ou si je me trompe, et qui ne seraient RIEN sans moi... cette silencieuse vie dans le déroulement des sables, j'aime tout cela, et tant d'autres choses que je ne peux pas dire." (Lettres, p. 157).

Peu à peu, par réflexion personnelle, aidé de bien peu de livres, car les tête-à-tête avec lui-même l'avancent davantage, il prend conscience de lui-même, de l'état de son âme, de ce qu'il est et de ce qu'il devrait être, de son rôle à jouer dans le salut de la France et de la civilisation chrétienne, tout cela qui lui donne "le sentiment d'une effroyable responsabilité, la certitude pesante, traînée partout, rivée à nous d'une accablante responsabilité." (Les Voix, p. 114).

La réflexion le met encore en présence des plus graves problèmes qui soient où s'affrontent, où collaborent plutôt la grâce et la nature dans un équilibre supérieur, "le plus haut état de la conscience humaine".

"Je discerne dans ma vie intérieure, deux éléments:

- 1- Je dois m'efforcer de toutes mes forces de mériter Dieu, de me perfectionner jusqu'à forcer la Grâce... Je sais qui je suis.
- 2- J'affirme que Dieu est tout, que je ne peux rien, absolument rien devant Lui. Mais il me semble, par cette apparente con-

"tradiction, que je rentre dans l'ordre." (Les Voix, p. 94-95).

Ayant découvert par expérience sur lui-même la beauté de l'intérieur d'une personne humaine, ses problèmes uniques, ses aspects multiples et intéressants, les seuls vraiment dignes d'intérêt, il traite ses subordonnés avec de grands égards, il s'efforce de s'attacher l'âme des Maures et se penche avec infiniment de soins sur leur vie intime pour en saisir le mystère, et tout ensemble la grandeur et la misère. De même il rend justice à son grand ami Jacques Maritain dont le raisonnement sûr et intrinsèque voulait autrefois le ramener à l'ordre et dont il s'éloignait pour cette raison. Il admire et veut pénétrer "ce Jacques grand, malgré tout, et énigmatique pour nous." Chez la mère de Jacques, il note "la noble candeur, la noble unité de (l') âme, sa sérénité, sa fermeté." (Lettres, p. 131-133).

Comme tout cela, et l'atmosphère, et le recueillement, et les trésors de réflexion qu'il en tire, le pousse à améliorer sa vie, à "se conquérir par la violence", selon sa résolution en abordant le désert. Il est impatient de soumettre totalement son cœur et toute sa débordante sensibilité, à la raison sereine et bien assise. Cette souhaitable paix est l'oeuvre de toute une vie d'homme. Comment se flatter de l'atteindre en un jour! On n'y parvient qu'à coups de victoires répétées.

L'armée, de l'extérieur, apporte son aide. "La règle militaire lui enseigne à mettre ses passions au pas comme les hommes d'une compagnie" (1) dit spirituellement Calvet. Elle discipline ses énergies, lui fait renoncer à ses fantaisies et acquiescer une réelle humilité. Au désert il est poursuivi du désir de progresser sans cesse et les plus hauts exemplaires d'humanité obsèdent son imagination. A cet égard, elle est bien significative cette fameuse illumination qu'il reçoit

---

(1) Le Renouveau Catholique dans la Littérature Contemporaine, p. 170.

en route dans l'Adrar.

"Alors je vis une existence entière déroulée dans un progrès indéfini, non point tournant, comme la mienne, dans un cercle étroit d'habitudes, mais progressant au contraire, et se renouvelant constamment, et allant même au delà de ses propres forces, pour étancher sa soif inextinguible du divin." (Les Voix, p. 208).

Quelle consolation pour le coeur et quel regain d'espérance, quand après des luttes, des défaillances, des conquêtes, des rechutes et de nouvelles victoires, de sentir une certaine ascension de son âme dans l'espace! Les heures d'angoisses sont oubliées, et l'ardeur qui dévore sa poitrine est une douceur, quand, en même temps, on sent en soi l'émancipation de l'esprit et l'apaisement de la chair dominée.

"Je sens déjà le rafraîchissement de la vie nouvelle. L'esprit qui est en moi s'est échappé des lacs du chasseur. Il est libre, il remonte facilement à la surface... Il est libre d'être à Vous, s'il Vous plaît de le prendre. Il est libre sur les eaux supérieures, sur les eaux éternelles qui ont été séparées de la corruption terrestre. O joie! ô paix, ô fraîcheur délicieuse!" (Le Voyage, p. 208-209).

Le Centurion jouit maintenant de la violence qu'il s'est faite et des efforts constants qu'il a fournis pour s'assurer la pleine possession de lui-même. Sans doute, cette situation paisible reste celle d'une paix armée, et il faut s'attendre à toutes les surprises. Mais pour le moment, le Centurion s'abandonne à la magie de cette terre divine qui lui révèle de nouvelles splendeurs maintenant que l'ordre établi en lui-même l'a rendu attentif et perméable aux grâces de la création.

"Depuis qu'à Douerat il avait entrevu la loi de son progrès intérieur, une confiance sereine était en lui, une surabondance de joie mystérieuse

"gonflait son coeur. Le matin, de bonne heure, il quittait sa tente, il marchait longtemps dans l'espace libre, ne ressentant que la force de sa jeunesse et la pleine possession de lui-même." (Id. p. 213-214).

Cette possession de soi est nécessaire pour le don de soi. Auparavant, Psichari n'aurait pu répondre à l'appel de Dieu lui demandant de perdre son âme pour la retrouver. Aujourd'hui il se sent prêt et n'attend que le signe de la volonté de Dieu et le secours de la Grâce. Tout s'enchaîne et se combine pour l'y conduire. Il n'hésitera pas.

D'ailleurs, comme lui-même le remarque, la soumission du soldat est la figure d'une soumission plus haute, et la souplesse à obéir aux commandements d'un homme prépare l'âme à répondre aux sollicitations intimes et persuasives de la grâce de Dieu présent en elle.

Si obéissant, si sincère et sidocile, Psichari ne peut fermer son coeur quand la grâce y demande un séjour. Ne s'est-il pas donné comme disposition fondamentale: " ne pas résister à la vérité quelle qu'elle soit... attendre l'Hôte que l'on désire, et don, pourtant, on ne sait rien." (Les Voix, p. 88). Un jour que dans sa méditation il reconnaît la beauté d'une vie assoiffée d'héroïsme et de divin, de perfectionnement intérieur et d'absolu, il supplie Dieu de se manifester à lui et la réponse lui vient aussitôt.

"Je connus une de ces minutes qui restent ineffaçables dans la vie. Dans la chaleur bruisante de midi, je cherchais un peu d'ombre... Autour de moi, tout était si mélodieux, si assoupi, qu'il me semblait être en cette terre comme en un berceau. Lorsque je fus sous (un) arbre, je tombai à genoux. C'était la première fois de ma vie -- mais le geste, si nouveau pour moi, m'avait été commandé de très loin et toute résistance eût été impossible.. J'étais ~~très sûr~~ bien sûr qu

"que je serais un jour catholique et je ne ressentais qu'une impatience sans nervosité, du bonheur qui m'était promis." (Les Voix, p. 174).

Logiquement, il s'achemine vers le catholicisme. Le lucide Psichari dont les plus hautes pensées se développent de préférence en plein soleil, dans la clarté étincelante de midi, n'est pas sans percevoir l'insuffisance de l'ordre militaire. Déjà les larges horizons de l'ordre catholique et même de la sainteté -- l'ordre de celle-ci n'étant d'ailleurs que le couronnement de l'ordre catholique -- se découvrent à ses regards avides de perfectionnement. Avec eux, c'est tout un royaume de vérités nouvelles qui s'ouvrent, mais des vérités essentielles, durables et éternelles.

L'adhésion à la vérité objective, est pour son intelligence, ce qu'est pour sa volonté la découverte et la poursuite du bien. Ces deux trésors du vrai et du bien lui sont d'ailleurs procurés par suite d'un acheminement et d'une évolution ayant une origine identique: la mort à son propre sens. Si la connaissance est une co-naissance, elle suppose un mode antérieur autre que cette nouvelle naissance. Pour que l'intelligence contracte ces fiançailles avec la vérité, il lui faut être libre de toute union illégitime avec l'erreur. L'intimité et l'universalité de son union avec le vrai dépend de la totalité de sa libération du non-vrai.

Or Psichari, à partir de sa vingt-troisième année, connaît une double mort à soi-même d'où jaillit un double fruit. Dans sa volonté, la mort aux biens illusoire et limités, la dépossession du coeur qui lui mérite la possession du Bien incréé dans une ardente charité; dans son esprit, la mort aux fausses lueurs, aux systèmes contraignants, l'abdication de l'esprit propre, appelant avec la force du vide et de l'abîme, l'essentielle Vérité. Nous verrons surtout l'accroissement de la charité dans l'âme de Psichari, puisque l'intelligence semble céder à la volonté dans ce mystère de l'union d'amour de plus en plus étroite avec Dieu. Nous

disons un mot, en finissant ce paragraphe, de sa naissance progressive à la vérité

Dans la première partie, nous avons exposé son attitude d'attente et de respect en face de la vérité. Il en est récompensé. La vérité ne se manifeste pas à lui comme un éclair que déchire la nue. Lui-même parle de "la lente invasion de la vérité". Comme le soleil, à l'aurore, chasse insensiblement la noirceur en baignant chaque chose d'une lumière de plus en plus resplendissante, la vérité introduit dans son intelligence sa lumière douce, dissipant l'erreur et révélant la réalité.

Il n'arrive à la certitude qu'après plusieurs années de larmes et de supplications, après de longues réflexions semées de prières dans le genre de celle-ci :

"Mon Seigneur et mon Dieu! je ne résisterai pas à la vérité, quand même elle viendrait de Vous, et si vous avez dit: Cela est, je ne dirai pas: Cela n'est pas, si cela est." (Le Voyage, p. 158-159).

L'important est de ne jamais falsifier volontairement la vérité, selon cette phrase de Théodor Haecker:

"La plus dangereuse, la plus difficilement décelable des altérations de la vérité par la connaissance humaine, réside dans l'omission de la moindre chose, du plus léger souffle: l'esprit pourrait être là." (1).

Le chemin parcouru par sa pensée semble celui-ci, en résumé: il s'aperçoit du mauvais jeu des intellectuels d'alors, et défend contre eux la possibilité de la vérité, il libère l'intelligence, et tout en proclamant sa capacité naturelle, il voit que lui échappe tout un ordre d'idées supérieurs auprès duquel l'ordre des vérités naturelles est si peu. Reconnaisant que Dieu seul pourra le mener "du contour apparent des choses à leur essentielle réalité" (Les Voix, p. 230), il

---

(1) Etudes Carmélitaines, 1938. I, p.46.

tombe en prières et demande le secours de la Grâce. Celle-ci tardant à venir, il prépare à sa venue et son coeur et son intelligence, et fait l'apologétique de l'Eglise catholique.

Cette page résume bien son évolution jusqu'au don de la foi exclusivement. "Pendant des jours et des années, nous nous sommes baignés dans l'unité du monde, et nous avons dormi sous les étoiles. La solitude, la divine solitude nous a rendus à nous-mêmes, et que de richesses nous y avons retrouvées: rêves de l'Eglise, promesses d'Israël, mouvements obscurs, palpitations, bruits d'ailes!...

Le grand silence de nos Thébaldes préparait les voies de la Grâce. Nous voyons une grande avenue bien droite qu'une lumière jeune baignait. Et nous marchions pleins de confiance, ayant oublié nos cités. Mais, moins heureux que les pèlerins d'Emmaüs, nous attendons toujours 'la fraction du pain'." (Les Voix, p. 231).

Un mois avant sa conversion, il écrit à Charles Péguy qu'il souffre du retard de la Grâce. "Un mauvais chrétien est chrétien, un bon musulman ne l'est pas" lui avait dit Péguy. Psichari répond: "J'ai mis deux ans pour trouver cela!" (Lettres, p. 162).

Le 8 février 1913, par la miséricorde de Dieu qui exauce enfin ses prières ininterrompues, le petit-fils de Ragnan reçoit la confirmation des mains de Mgr de Gibier, et le lendemain il reçoit son Dieu pour la première fois en son coeur purifié et heureux de la joie des anges.

"Ce fut admirablement simple et beau. Dans la petite chapelle d'un vieux couvent de Versailles, le Père Clérissac a dit la messe que lui servait Jacques la journée était magnifique, ensoleillée, toute de pure clarté, certainement intentionnelle." (Journal intime, 9 février, 1913). Cette première visite de Jésus eucharistique laisse en lui l'irrépressible aspiration vers une union infrangible en un éternel amour.

CHAPITRE SIXIÈME

Vers la sainteté.

"Qu'est-ce que tu vas faire de ton coeur, maintenant qu'il est à Moi?" (C Claudel, ib. p. xv.)

La vie chrétienne de Psichari s'élève progressivement vers un haut degré de charité, sans brusquerie ni surprise, un peu comme sa conversion qui ne s'était pas produite du soir au lendemain. Chez lui se vérifie cette vérité si réaliste: la grâce ne détruit pas la nature. En s'établissant dans cette âme pourtant bien préparée, le surnaturel fait couler le sang, surtout la première année de sa conversion, puisque, dans la seconde année, la paix promise aux âmes de bonne volonté gagne peu à peu l'intérieur de son être livré à Dieu.

S'il y a luttes et souffrances, c'est que Psichari entend prendre sa vie au sérieux. Son intuition surnaturelle a vu contenue dans le baptême qui figure notre mort au péché et notre résurrection dans le Christ, toutes les promesses, les éléments et le devoir d'une vie nouvelle en Jésus, jusqu'à l'identification. Aussi parle-t-il de la sainteté comme d'une logique chrétienne, et de la substitution de sa personnalité à celle de Jésus, comme d'un moyen nécessaire pour qui veut atteindre au suprême développement, humainement possible.

Une formule à peine différente naît d'une conviction identique chez quelques coeurs avides de perfection. Selon Léon Blois, il n'y a qu'une seule misère, c'est que nous ne soyons pas des saints. Pour Mgr Charlebois, nous sommes des insensés, si nous ne devenons saints. Le Fondateur des Oblats ne disait-il pas à ses fils spirituels: au nom de Dieu, soyons saints. Tendre à la sainteté, c'est la loi de toute âme, affirme à son tour Psichari. Et prompt à passer à l'action, il cherche à agir toujours en présence de Dieu et pour lui seul.

"Quoique je fasse, en effet, ma vie ne peut plus être orientée que

"vers Sa face." (Lettres, p. 214).

Cette préoccupation le hante continuellement, et à Paul Bourget il écrit ne pouvoir exercer son royal sacerdoce d'écrivain, sans recourir à tout instant à la très sainte Trinité. Mais Dieu, en dépit de sa divine réalité, et de son intime présence aux âmes, semble loin quelquefois pour notre intelligence si infirme. Le Verbe incarné la frappe davantage et soutient plus facilement son attention. Jésus-Christ d'ailleurs n'est-il pas le Médiateur nécessaire de la nouvelle alliance? Aussi une irrésistible poussée lance les âmes en des chemins fraternels vers notre Sauveur qui suscite la soif et les désirs pour qu'on le recherche, et qu'on trouve en lui, réponse et apaisement; il pousse à l'amour, et lui-même se découvre l'Amour.

Psichari qui toujours a eu "terriblement soif du concret", et qui n'aime l'humanité que "sous les espèces d'incarnations" où pour lui se concrétisent "des raccourcis d'éternel", a tôt fait de se tourner vers l'adorable Personne de Jésus-Christ dont l'amour et la prévenante recherche de notre intimité poursuit ses actes de condescendance divine dans le sacrement de l'Eucharistie. Psicharie se donne en retour, parce que le don appelle le don.

Peut-être aussi un instinct surnaturel le pousse-t-il à s'appuyer contre la Force, pour rester fidèle à son idéal de sacerdoce et exorciser ce Paris de tentations et de luttes.

"L'Idée, c'est une image, une représentation abstraite, dit Paul Bourget,

la passion, c'est du réel qui nous mord, qui vous brûle<sup>(1)</sup>." (II).

Son amour de l'Eucharistie, plus réel et plus brûlant que n'importe quoi, le font triompher des désirs qui rôdent et qui lui font sentir "jusqu'à la douleur, la terrible réalité, la réalité vraie, matériellement vraie du quaerens quem devoret

---

(1) Le démon du Midi, cité par le R.P. Séverin Pelletier, La nature et la Grâce chez Paul Bourget, p. 92.

de Complies" (Journal intime, 7 juillet, 1913). Empêché par son devoir de militaire de communier le matin, il lui arrive de rester à jeun, malgré le travail dur, jusqu'au midi, pour pouvoir communier.

"Plus encore que la foi de Pierre, c'était l'amour de Jean qui habitait son coeur."<sup>(1)</sup> ~~(1)~~.

Psichari sort de ces épreuves, plus aimant, plus humble, et plus obéissant que jamais à son directeur. Il importe de noter cette soumission remarquable chez lui. Elle contraste avec l'attitude dogmatique de certains néo-convertis qui se croient une vocation exceptionnelle, nécessaire au maintien de la foi et de la charité dans l'Eglise. Ils se disent catholiques et pourtant ne cessent de s'attaquer à l'autorité. Le dirigé du P. Clérissac regarde comme une grande faveur de compter une toute petite place dans le Corps mystique, et sûr de sa grande faiblesse, il ne cesse de demander l'avis de son directeur et le soutien de ses prières.

La méditation du "livre de la Croix" lui inspire un sentiment de contrition pour ses fautes passées et une basse considération de lui-même. C'est elle, la Croix, qui le garde à sa place, dans l'ordre, dans la route "simple et unie et toute droite. Dérèglement, désordre de l'âme, parce qu'on a perdu de vue cette Croix qui est là-bas, au bout du chemin, et où agonise le Sauveur." (Journal, 23 juillet 1913).

Nous lisons dans son journal intime, au 30 mai 1914, une preuve qu'il veut faire passer en sa propre vie les conseils de désappropriation de soi-même et de vie dans le Christ, qu'il donne à ses amis.

"Je le dis devant Dieu, mon seul désir sur cette terre, est d'avoir la foi, l'espérance et la charité des saints, mon seul désir est de mourir pour le nom adoré de Notre-Seigneur, s'il veut bien de nous pour ses

---

(1) Henri Massis, Vie d'Ernest Psichari, p. 38.

"martyrs. Mon seul désir et ma seule pensée sont le Paradis."

Ses lettres qu'il termine souvent par: dans le Christ Jésus, in Christo Rege, son remplies de ces effusions de désirs continuels de posséder la pureté, la charité, l'union à Dieu, l'amour de la Croix dont il veut écrire le livre au-dedans de lui-même.

Cet amour victorieux de toute autre flamme ne nous surprend pas. Comment n'aurait-il pas cédé à sa nature capable d'excès et d'emportement inouïs, et exaucé ce coeur dont il n'avait pu sonder le fond, lorsqu'enfin il a rencontré et possède celui que jamais il ne peut trop aimer, le Maître digne de tout hommage, le Bien souverain, seul objet que n'excèdent pas les grands mots d'adoration, de dévouement éternel, d'amour illimité, exclusif et absolu.

Exclusivité qui n'entraîne pas pour autant le rejet des autres choses. Au contraire l'âme livrée à Dieu leur attribue ce qui fait leur plus haute valeur, en les enveloppant d'un rayon de la lumière créatrice, en y cherchant une occasion de mériter pour le ciel. En rappelant à une correspondante -- son amie de toujours -- qu'il n'y a pas vaine présomption ni "excessive complaisance de nous-mêmes à rechercher une perfection qu'atteignent seuls quelques rares élus", il prêche la sanctification par la fidélité aux petites choses du devoir d'état.

"Sans oeuvres extraordinaires, sans dons réservés, nous pouvons, nous devons imprégner tous nos actes, même les plus ordinaires, de la perpétuelle pensée de la croix du Sauveur... nous dégager de plus en plus de mille mesquineries, de mille petites choses morales qui nous retiennent trop encore."  
(Lettres, p. 222-223).

Entre toutes les oeuvres de Dieu, Psichari fait surtout bon accueil à l'homme en qui il retrouve Dieu dans le rejaillissement multiforme de son Coeur. Le père d'Ernest remarquait que son fils ne rencontrait personne "sans que son oeil et

son coeur ne cherchassent à reconnaître... l'être humain, à repérer chez chacun, dans le civil comme dans le militaire, l'individu distinct, intéressant"(1), nous ajouterions le chrétien, aimé d'un amour unique, qu'il cherchait à rapprocher davantage de Dieu.

Son réalisme surnaturel qui lui fait rechercher en Jésus-Christ, la Personne bien vivante, lui fait donc trouver en autrui la personne humaine, qu'avec mille délicatesses il fait aider dans son salut.

"Que notre divin Maître daigne les (ses camarades) éclairer, qu'Il me donne aussi la force de montrer le bon exemple, de faire un peu de bien à ces braves gens." (Lettres, p. 250).

D'où son désir du sacerdoce pour pouvoir agir sur eux avec la force des successeurs du Christ.

Et donc, par un vrai culte pour la Croix qui fixe son coeur "inter mundanas varietates" et qui répare ses faiblesses et ses reprises, la démission de lui-même et l'appartenance à Jésus-Christ se poursuivent sans cesse au dedans de lui-même. Cette désappropriation de son être et cette appropriation de Dieu, par un apparent paradoxe, le conduisent à une plus sûre possession de lui-même dans une vie transposée où la personnalité divine inspire et modèle ses pensées et ses actions. Son âme grandit en transparence et en sérénité, elle "renonce à toute ambition pour n'être plus qu'à la paix de Jésus, à tout excès sinon de charité, à tout désordre pour n'être que mansuétude" (Lettres), pour n'être plus qu'une silencieuse et pure épiphanie de Dieu.

Le 22 août 1914, en Belgique, il offre généreusement sa vie pour l'Eglise et la France. Ses désirs avaient atteint la limite où ils pouvaient raisonnablement tendre: substituer à sa propre personne comme principe de ses opérations dans

---

(1) Jean Psichari, Soeur Anselmine, Pl. N. Paris, 1919. p. 157.

l'ordre de la connaissance et de l'amour, la Personne même de Jésus-Christ. Entre la pointe de ses désirs et l'état où il était parvenu, il y avait une grande marge, pour lui comme pour toutes les âmes. Dans un ultime effort pour le combler, il y versa tout le sang de son coeur.

## C O N C L U S I O N

"Béni soit le sein qui t'a porté et la bouche,  
soldat de Jésus, qui t'a nourri!"  
(Claudel, ib. p. xvii).

Pour bien comprendre la raison du remous créé par cette vie courte, ramassée en profondeur, tendue avec force vers l'holocauste final, de ce remous qui fascine, par son magnétisme puissant, tant de générations de jeunes, il faut pénétrer son grand coeur, il suffit d'avoir senti tout ce que chacun de ses battements a de charme, d'humanité et d'éternelle portée.

Ernest Psichari hait l'individu vague et sans relief, "M. Tout-le-Monde" comme il dit. Il croit à la dignité humaine et s'efforce, pour son propre compte, et le conseille aux autres, d'assurer à son être le maximum de perfectionnement. Avec cela, comme il est humain. L'héroïsme ne le sort pas de l'équilibre humain. On ne craint pas chez lui, comme chez Blois, de rencontrer une hypertrophie quelque part, après sa conversion. Son réalisme doux le fait vivre, concrètement, avec les hommes ses frères dont il se fait aimer et qu'une violence inhumainement excentrique disperserait.

Car si sa vie personnelle est toute imprégnée d'humanité, la vertu que le prochain estime surtout en lui, c'est l'affabilité. Psichari est un charmant. Chacun de nous aime à se faire traiter comme une personne, comme un sujet libre et responsable, et nous ne refusons pas notre coeur à qui sait comprendre ce qu'il a d'original et d'unique. En un monde où la personne compte si peu, où nous sommes perdus dans une foule de numéros, Psichari, en s'adressant à notre intime, gagne notre admiration et notre estime.

Son apostolat s'appuie sur Dieu. Il y puise là, le surnaturel et l'ardeur soutenue qui le rend si conquérant. Nous aimons à reconnaître en lui, comme chez une âme soeur, le tourment divin, le besoin d'absolu qui nous travaille tous. Ce grand coeur sent, bien vive en lui, "l'immortelle inquiétude" avec son cortège de luttes et d'angoisses. Son expérience et son triomphe nous persuadent aisément de mépriser nos idoles quelles qu'elles soient, pour nous attacher sans hésitations comme sans réserves à Dieu seul. "C'est dans la seule liberté qu'on sait devenir esclave." (Les Voix, p. 247). Nous retenons la leçon. Et de voir cette face héroïque tournée vers l'horizon pour découvrir des possibilités de majoration personnelle et des mondes, vestibules de mondes plus vastes encore, non dans la direction de la lune, mais dans le détail de son devoir d'état, dans l'intériorité de sa tâche quotidienne enfin pénétrée, dont les éléments divers: bruits de canons, ennuis de la caserne, déceptions, littéraires, etc... sont l'étoffe de sa sanctification et les moyens d'atteindre à l'Absolu -- voilà de quoi hypnotiser la jeunesse.

Humain, charmant et absolu dans sa vie, héroïque dans sa mort, Ernest Psichari n'est pas grand dans le sens qu'il aurait tracé des voies nouvelles à l'héroïsme, mais il l'est pour avoir rendu aimable aux yeux du monde, et auréolé de son sourire l'héroïsme austère du chrétien qui cherche sa grandeur dans le renoncement à sa "pauvre personnalité humaine" pour ne vivre plus que "par le Christ, et pour le Christ, et dans le Christ."

Fr. Hermann Morin, O.M.I.